

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1962

THÈSE

N° 7.254 J

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE 29

(Diplôme d'État)

PAR

REMBERT Claude, Louis, François
né à Paris, le 14 février 1935

Présentée et soutenue publiquement le

ETUDE ANALYTIQUE
DES ALLUSIONS MÉDICALES
DE L'ŒUVRE DE PLATON

Président : Monsieur le Professeur JUSTIN-BESANÇON

Commandeur de la Légion d'Honneur

Membre de l'Académie de Médecine

Professeur de Clinique Médicale
à la Faculté de Médecine de Paris

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE ARPAJONAISE

95, Grande-Rue, Arpajon (S.-&-O.)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1962

THÈSE

N° 7.254 J

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

REMBERT Claude, Louis, François

né à Paris, le 14 février 1935

Présentée et soutenue publiquement le

ETUDE ANALYTIQUE DES ALLUSIONS MÉDICALES DE L'ŒUVRE DE PLATON

Président : Monsieur le Professeur JUSTIN-BESANÇON

Commandeur de la Légion d'Honneur

Membre de l'Académie de Médecine

Professeur de Clinique Médicale
à la Faculté de Médecine de Paris

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE ARPAJONAISE

95, Grande-Rue, Arpajon (S.-&-O.)

ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

THÈSE

PAR

DOCTORAT EN MÉDECINE

KENNEDY Edward, Louis François

et à Paris le 25 Mars 1891



A Monsieur le PROFESSEUR JUSTIN-BESANÇON, qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse.

A Monsieur le PROFESSEUR PEQUIGNOT, instigateur de cette thèse, et dont les conseils m'ont constamment soutenu et dirigé au cours de sa réalisation.

A ma famille.

A Monsieur RENÉ SIGOT et à Mademoiselle CLAUDIE SIGOT, pour l'aide matérielle qu'ils m'ont prodiguée, tout au long de ce travail.

Professeurs honoraires :

MM. AUBIN (A.), BENARD IH.), BULLIARD (H.), CADENAT (F.), CHABROL (E.), CHAMPY (C.), DEBRE (R.), GASTINEL (P.), GUILLAIN (G.), HALPHEN (E.), HAZARD (R.), HEUÛER (G.), LANTUEJOL (P.), LAROCHE (G.), LÉVY-SOLAL (E.), LIAN (C.), LOEPER (M.), MARION (G.), MATHIEU (P.), MOCQUOT (P.), MONDOR (H.), MONOD (R.), MOREAU (R.), OLIVIER (E.), PASTEUR VALLERY-RADOT, PETIT-DUTAILLIS, RICHET (C.), STROHL (A.), TANON (L.).

DOYEN Léon BINET, Membre de l'Institut
 ASSESEUR Jean VERNE

I. — Professeurs

Anatomie	
Anatomie pathologique	
Anesthésiologie	
Biochimie médicale	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	
Biologie médicale	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
Cancérologie médicale et sociale	
Clinique carcinologique. chirurgicale (Necker)	
Clinique cardiologique (Broussais)	
Cliniques chirurgicales	Beaujon
	Cochin
	Hôtel-Dieu
	Pitié
	Saint-Antoine
	Salpêtrière
	Tenon
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)	
Clinique chirurgicale orthopédique et réparatrice (Cochin)	
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais)	
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire (Laënnec)	
Clinique endocrinologique (Pitié)	
Clinique de génétique médicale (Enfants-Malades)	
Clinique gynécologique (Broca)	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis)	
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)	
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)	
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne).	
Clinique des maladies métaboliques (Necker)	
Clinique des maladies du sang (Broussais)	
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)	
Cliniques médicales	Bouicaud
	Broussais
	Cochin
	Cochin
	Hôtel-Dieu
	Pitié
	Saint-Antoine
Clinique médicale d'hydrologie thérapeutique et climatologie (Bichat)	
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu)	
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	
Clinique neurologique (Salpêtrière)	
Cliniques obstétricales	Baudelocque
	Foch (Suresnes)
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul).	
Clinique de pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	
Clinique de pneumo-phthisiologie (Laënnec)	
Clinique psychiatrique infantile (Salpêtrière)	
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	
Clinique stomatologique (Pitié)	
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard)	
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine)	
Clinique urologique (Cochin)	
Embryologie	
» (Prof ^r à titre personnel)	
Histoire de la médecine et de la chirurgie (Lariboisière)	
Histologie	

MM.

DELMAS (A.)
 DELARUE (J.)
 BAUMANN (J.).
 JAYLE (M. F.)
 ETTORI (J.)
 SCHAPIRA (G.)
 CHAILLEP-BERT (P.)
 FAUVERT (R.)
 BOURLIÈRE (F.)
 BERNARD (J.)
 REDON (H.)
 MOUQUIN (M.)
 SICARD (A.)
 N.
 PATEL (J.)
 CORDIER (G.)
 GOSSET (J.)
 MOULONGUET (P.)
 LORTAT-JACOB (J.-L.)
 FEVRE (M.)
 MERLE D'AUBIGNE (R.)
 GAUDART-D'ALLAINES (F. de)
 MATHEY (J.)
 DECOURT (J.)
 LAMY (M.)
 FUNCK-BRENTANO (P.)
 DEGOS (R.)
 CATHALA (J.)
 MOLLARET (P.)
 DELAY (J.)
 HAMBURGER (J.)
 MARCHAL (G.)
 N.
 LENEGRE (J.)
 SOULIE (P.)
 JUSTIN-BESANÇON (L.)
 BROUET (G.)
 BARIETY (M.)
 DREYFUS (G.)
 KOURILSKY (R.)
 DEBRAY (C.)
 GENNES (L. de)
 DEROT (M.)
 DAVID (M.)
 GARCIN (R.)
 LACOMME (M.)
 MERGER (R.)
 VARANGOT (J.)
 RENARD (G.)
 AUBRY (M.)
 LELONG (M.)
 MARIE (J.)
 BERNARD (E.)
 MICHAUX (L.)
 COSTE (F.)
 DECHAUME (M.)
 N.
 LEMAIRE (A.)
 N.
 GIROUD (A.)
 TUCHMANN-DUPLESSIS (H.)
 SEZE (S. de)
 VERNE (J.)

Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	
Hygiène et médecine préventive	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
Médecine du Travail	
Médecine légale	
Microbiologie (Bactériologie et virologie)	
Parasitologie	
» (Prof ^r à titre personnel)	
Pathologie chirurgicale	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
Pathologie exotique	
Pathologie expérimentale et comparée	
Pathologie médicale	
Pathologie respiratoire	
Pathologie et thérapeutique générales	
Pharmacologie	
» (Prof ^r à titre personnel)	
Physiologie	
» (Prof ^r à titre personnel)	
» (Prof ^r à titre personnel)	
Physiologie et pathologie obstétricale	
Physique médicale	
» » (Prof ^r à titre personnel)	
Radiologie médicale	
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale	
Thérapeutique	

MM.
TURPIN (R.)
JOANNON (P.)
DEPARIS (M.)
DESOLLE (H.)
PIEDELIEVRE (R.)
FASQUELLE (R.)
GALLIARD (H.)
BRUMPT (L.-C.)
COUVELAIRE (R.)
LAURENCE (G.)
LAVIER (G.)
MERKLEN (F.-P.)
MILLIEZ (P.)
TURIAF (F.)
BOUDIN (G.)
CHEYMOL (J.)
LEVY (M ^{lle} J.)
BINET (L.)
BARGETON (D.)
PARROT (J.)
LEPAGE (F.)
DOGNON (A.)
DJOURNO (A.)
DESGREZ (H.)
LEGER (L.)
CONTE (M.)

II. — Professeurs sans chaire, Professeurs agrégés et Maîtres de Conférences agrégés

	MM.
Anatomie	CABROL (C.)
	COUINAUD (C.)
	OLIVIER (G.)
	GAUTHIER-VILLARS
	(M ^{lle} P.), pr. s. ch.
Anatomie pathologique ..	BUSSER (F.)
	GOUYGOU (Ch.)
	ORCEL (L.)
	PAILLAS (J.)
Anesthésiologie ..	VOURCH (G.)
	BARBIER (P.)
Bactériologie	CHRISTOL (D.)
	TOURNIER (P.)
Biochimie médi-cale	DESGREZ (P.), pr. s. ch.
	POLONOSKI (J.), m. conf.
Biologie appliquée à l'Educ. Phys. et aux Sports..	PLAS (F.)
	DENOIX (P.)
Carcinologie	MATHE (G.)
Dermato - Syphi-ligraphie	DUPERRAT (B.)
Electro - Radiolog.	LEDOUX-LEBARD (G.)
	BISKI-PASQUIER (G.)
Hématologie	DAUSSET (J.)
	COUJARD (R.) pr. s. ch.
Histologie	MARQUIS (M.)
	RACADOT (J.)
Hydrologie	CORNET (A.)
	BOYER (J.), pr. s. ch.
Hygiène	CORRE-HURST (M ^{me} L.)
Maladies infec-tieuses	BASTIN (R.)
	DUPONT (V.)
	DEROBERT (L.) p. s. ch.
Médecine légale..	HADENGUE (A.)
	FOURNIER (E.)
	GUENIOT (M.)
Médec. du trav.	ALBAHARY (C.)
Neurologie	LHERMITTE (F.)
	GRANJON (A.)
	HERVET (E.)
	LE LORIER (G.)
Obstétrique	MORIN (P.)
	MUSSET (R.)
	ROBEY (M.)
	THOYER-ROZAT (J.)

	MM.
Ophtalmologie ...	BREGEAT (P.)
	SARAUX (H.)
Orthopédie	JUDET (R.)
	RAMADIER (J.)
Oto-rhino-Laryngologie ..	DEBAIN (J.)
Parasitologie	CHABAUD (A.)
	BARCAT (J.)
	BINET (J.-P.)
	CAUCHOIX (J.)
	CHATELIN (C.-L.)
	DUBOST (Ch.)
Pathologie chirurgicale ...	DUBOST (Cl.)
	FAUREL (J.)
	FLABEAU (F.)
	GERMAIN (A.)
	LOYGUE (J.)
	MERCADIER
	PERROTIN (J.)
	ROBERT (H.)
Patologie exotiq.	THOMERET (G.)
	SCHNEIDER (J.)
Pathologie expérimentale ..	CROSNIER (J.)
	HARTMANN (L.)
	LÉPER (J.)
	MAURICE (J.)
	RICHEL (G.)
	AUSSANNAIRE (M.)
	BOUR (H.)
	BOUVIER (J.)
	BOUVRAIN (Y.)
	BRICAIRE (H.)
	BRISAUD (H.)
	BROCARD (H.)
	BUGE (A.)
Pathologie médicale	CASTAIGNE (P.), m. conf.
	CATINAT (J.)
	CONTAMIN (F.)
	COURY (C.)
	FREZAL (J.)
	HOUSSET (E.)
	LAROCHE (Cl.)
	LESOBRE (R.)
	MACREZ (C.)
	NICK (J.)
	PEQUIGNOT (H.) p. s. c.
	ROYER (P.)
	WOLFROMM (R.)

	MM.
Pédiatrie- Puériculture ...	{ JOSEPH (R.) MANDE (R.) MOZZICONACCI (P.) POLONOSVKI (C.) ROSSIER (A.)
Pharmacologie ...	{ BOISSIER (J.) LECHAT (P.)
Physiologie	DEJOURS (P.)
Physique médicale	{ COUGEROT (L.) m. conf. pr. s. ch. KELLERSHOHN

	MM.
Pneumo phtisiologie ...	KREBS (B.)
Psychiatrie	PICHOT (P.)
Psychiatrie infantile ..	DUCHE (D.)
Rhumatologie ...	DELBARRE (F.)
	CERNEA (P.)
Stomatologie	{ CHAPUT (M ^{me} A.) m. conf. agr.
	GRELLET (M.)
Thérapeutique ..	{ CHASSAGNE (P.) LAMOTTE (M.)
Urologie	QUENU (L.)

III. — Professeurs sans chaire et agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

	MM.
Anatomie	DEBEYRE
Clinique chirurgicale ...	{ ABOULKER (P.) AMELINE (A.) pr. s. ch. HUGUIER (J.) OLIVIER (C.) PADOVANI (P.) POILLEUX (F.) ROUX (M.) VERNE (J.-M.)
Clinique médicale	{ DOMART (A.) PERRAULT (M.) RAMBERT (P.) THIEFFRY (S.)

	MM.
Clinique obstétricale ...	{ GRASSET (J.) MAYER (M.) RAVINA (J.)
Clinique ophtalmologiq. .	{ DESVIGNES (P.) OFFRET (G.)
Cliniq. oto-rhino- laryngologiq. ..	MADURO (R.)
Cliniq. pédiatriq. et puériculture.	LAPLANE (R.)
Clinique psychiatrique .	BARUK (H.)
Clinique urologique	KUSS (R.)
Médecine légale .	GAULTIER

IV. — Professeurs détachés dans les Universités étrangères

Bactériologie	HAUDUROY (P.), Pr. s. ch.
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.), Pr. s. ch.

V. — Chargés de cours d'hygiène scolaire et universitaire

	BOLTANSKI (E.)	LAUNAY (C.)
Secrétaire général de la Faculté.	M. LENA (J.)	
Secrétaires	M ^{me} BEURLAND (H.), M ^{lle} CHAINTREUIL (G.), M ^{me} ROCHE (L.)	
Conservateur en Chef	M. le Docteur HAHN (A.)	
Conservateur	M ^{lle} DUMAITRE (P.)	
Bibliothécaires	{ M ^{mes} CONTET (J.), FORGET (F.) M ^{lles} LAURENT (H.), LE NOIR (G.), QUIEVREUX (E.)	

Par délibération en date du 9 décembre 1793, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

« Calliclès c'est d'aliments, de boissons, de médecins et d'autres balivernes que tu parles ! Or moi je ne parle pas de cela... Grands Dieux ! Franchement tu n'en finiras plus en vérité de toujours parler de cordonniers, de foulons, de cuisiniers et de médecins, comme si c'était de ces gens-là que nous avons à nous entretenir ! » (Gorgias 490 b-c).

Cette réflexion d'un interlocuteur de Socrate montre à quel point Platon a utilisé, pour ses démonstrations, les comparaisons avec des métiers bien déterminés, nous dirons plus loin avec des arts, des « technés ». Si l'on rencontre une certaine diversité dans les métiers cités (notre liste est loin d'être exhaustive),

- capitaine de navire (Gorgias 512 d - République 346 a - 360 d - 332 d, e - 341 c, d - 389 c - 489 b - Philèbe 56 a, b - Alcibiade 125 e - 126 a - Le Politique 298 c - Lois 902 d, c - 961 e - 906 c) ;
 - cultivateur (Lachès 195 b - Le Politique 267 e - Philèbe 56 a - Lois 906 e) ;
 - pâtre (République 345 c - Lois 906 e) ;
 - art militaire (Philèbe 56 a - Lois 906 e) ;
 - charpentier (République 454 d) ;
 - négociant (Le Politique 267 e) ;
 - boulanger (Le Politique 267 e) ;
 - potier (Lysis 215 e) ;
 - Aède (poète) (215 e) ;
 - cocher (Lois X 906 e)
- et surtout maître de gymnase,

le métier ou plutôt l'art le plus souvent mis en cause est l'art médical. Cette utilisation constante permet d'utiliser les dialogues platoniciens pour se faire une idée d'une part :

- De ce qu'était l'art médical aux V^e et IV^e siècles grecs,
- Des conditions d'exercice de leur métier, des médecins du temps et des habitudes thérapeutiques en vigueur,
- Des théories qui présidaient à l'élaboration des traitements et des directives de régimes.

Notre but, dans cette thèse, a été de colliger, toutes les allusions à la médecine ou aux médecins ou aux pratiques médicales, dans l'œuvre de Platon. Nous avons essayé de les classer et de les interpréter, à l'aide essentiellement des documents, qui sont grossièrement de la même époque de la médecine grecque ; obéissant ainsi, en quelque sorte, à une phrase que le dernier commen-

tateur de la « Collection hippocratique », Monsieur Bourgey, a exprimé en ces termes :

« Cette évocation générale d'un climat médical en harmonie étroite avec ce que révèle par ailleurs la « Collection » est réalisée d'une façon infiniment plus complète et plus sérieuse dans l'œuvre de Platon : à vrai dire, il y a là un témoignage admirable, difficile à préciser pour le détail, mais extrêmement net dans l'ensemble. » (L. Bourgey.)

La lecture des œuvres médicales qui constituent, ce que l'on convient d'appeler, actuellement, la « Collection Hippocratique » ne permet pas, loin de là, d'attribuer à un seul auteur l'ensemble de ce qui fut considéré longtemps comme l'œuvre d'Hippocrate. Ce point bien établi depuis Littré, amplement remanié par les érudits qui ont repris la question, montre l'importance du problème de l'attribution à Hippocrate lui-même de tel ou tel livre, et la détermination des médecins qui ont contribué avec lui, à accumuler la somme des traités du « Corpus hippocratique ».

Nous trouvons, disséminés, dans l'œuvre de Platon, maints échos de querelles d'écoles, maints témoignages de la vitalité de l'art médical, dont le catalogue a si justement été dressé par L. Bourgey.

La « Collection Hippocratique » peut être divisée en trois écoles, plus exactement en trois chœurs, comme le signalera Galien, six siècles plus tard :

- l'école du sud de l'Italie à laquelle sont attachés les médecins imbus de philosophie et théoriciens comme Hérodicos de Sélymbrie.
 - l'école cnidienne, traditionnaliste et empiriste.
 - l'école de Cos, traditionnaliste elle aussi, mais plus positive, et où l'observation clinique doit mener, par l'exercice intelligent de la déduction, à des découvertes thérapeutiques. A cette école se rattache, d'après L. Bourgey, la personnalité d'Hippocrate.
-

PREMIERE PARTIE

CONCEPTION DE LA MEDECINE CHEZ PLATON

Dans cette première partie, nous allons rassembler les textes qui nous permettent de nous faire une idée de ce qu'est pour Platon, la médecine.

L'art (1) médical, selon Platon, est une activité qui se fonde sur un savoir qui est une « techné ». Il témoigne de ce que la médecine laïque s'est constituée au cours des temps pour atteindre, aux cinquième et quatrième siècles grecs, une précision et une autorité qui la situe au niveau d'un art.

Il ne faut pas entendre par là, que toutes les activités humaines régies par un certain nombre de lois techniques et il faut bien le dire de recettes, soient considérées sur le même plan.

Platon établit déjà une classification principale entre ce que l'on pourrait appeler les arts exacts, ce qui correspondrait, actuellement, à nos sciences et les arts d'imitation, ce qui serait plus particulièrement le domaine de l'art pur.

« SOCRATE. — Et n'y a-t-il pas lieu encore de séparer et d'isoler dans chacun de ces deux groupes, les connaissances qui sont dirigeantes ?

PROTARQUE. — Quelles sont-elles et comment les séparer des autres ?

SOCRATE. — Si par exemple, de tous les arts, on retranchait je suppose celui de nombrer, celui de mesurer, et celui de peser ce qui, de chacun d'eux, subsisterait alors, n'aurait, pour bien dire, pas grande valeur.

PROTARQUE. — Pas grande valeur assurément.

SOCRATE. — Tout au moins ce qui resterait après cela, ce serait de faire

(1) Nous employons le mot « art » médical, faute d'un terme meilleur pour exprimer à la fois, l'activité du médecin et la science qui forme l'infrastructure de cette activité. Il s'agit d'un emploi traditionnel du mot art, qui représente dans le français de 1962 un véritable latinisme, car il continue l'emploi du mot *ars artis* correspondant au grec *techné*.

Dans cet emploi, il faut faire une attention permanente, du fait que ce mot est devenu en français d'un usage exceptionnel (étymologie d'artisan, école des Arts et Métiers, l'art de l'ingénieur, l'art militaire, ouvrage d'art, etc.) et d'autre part que lorsque ce mot est devenu incompris dans le français courant, un débat est né en médecine au sujet de son emploi : la médecine comme art étant alors opposée à la médecine comme science. Un emploi dans ce second sens du mot art rend incompréhensible sa traduction de *techné*. Faute de mieux et comme L. Bourgey, nous l'emploierons toujours dans son sens ancien.

des conjectures et d'exercer nos sens par l'expérience et une certaine pratique, en usant en outre de cette faculté d'avoir un coup d'œil sûr, faculté à laquelle bien des gens donnent le nom d'art, quand le coup d'œil, grâce à l'exercice et au travail a porté sa force à la perfection... Par suite la musique en général, contient un fort mélange d'imprécision, tandis qu'y est faible, la part de ce qui est bien assuré.

PROTARQUE. — Rien de plus vrai !

SOCRATE. — La médecine aussi, l'agriculture, la conduite des navires, l'art militaire... » (Philèbe 55 d - 56 a).

« Les arts qui comportent science de la mesure, du nombre ou du poids sont supérieurs en vérité, aux arts d'imitation. » (La République 602 d).

Ce souci de séparer l'art médical, des arts mathématiques répond à celui de la recherche d'un critère. Un art « techné » ne peut accéder au niveau d'une science « epistémé » que s'il repose sur des bases intangibles, non susceptibles de varier avec l'observateur. Cette recherche d'un critère solide semble être la préoccupation des médecins qui ont essayé de définir la nature du corps humain, par rapport aux éléments fondamentaux de l'univers, eau, air, terre et feu, et de leurs oppositions.

Le désir des médecins de l'école de Cos de limiter les recherches et l'observation au seul corps humain sans rechercher dans des théories invérifiables les bases de la connaissance, relègue en un sens, la médecine de l'époque au rang d'une techné « de faire des conjectures et d'exercer nos sens par l'expérience et une certaine pratique » — Philèbe 55 d). et lui interdit de pénétrer dans le domaine des sciences « epistémé », qui demande une précision autre.

« Et cependant le médecin de Cos ne donne pas à la recherche qu'il poursuit avec tant de soin le nom de science « epistémé », une telle désignation lui apparaît comme illégitime » (L. Bourgey).

Platon ne prononce qu'une fois à propos de la médecine, le mot de science. Cela s'explique par le fait qu'il l'associe à un problème qui lui tient à cœur : celui de la connaissance.

« SOCRATE. — Je m'en vais te l'expliquer. Mon opinion, celle de Lachès également, est que, concernant tout ce qui est objet de science, la connaissance n'est pas autre chose quand il s'agit, pour le passé, de savoir comment les choses ont eu lieu ; autre encore, pour ce qui a lieu présentement, de savoir comment cela a lieu ; autre enfin, à l'égard de ce qui n'a pas eu lieu jusqu'à présent, de savoir comment cela pourrait se produire au mieux ; la science en est au contraire la même ! Ainsi par exemple, en égard à la santé : indistinctement pour tous les temps, il n'y a pas de science distincte, sinon la médecine dans son unité, pour avoir l'œil sur elle » (Lachès 198 d).

Une techné n'a pu se constituer que par l'accumulation d'un savoir-faire acquis avec l'établissement de concepts capables d'organiser les connaissances d'une part, les recettes pratiques d'autre part qui découlent directement de ces connaissances. Il est inutile d'accumuler un savoir si on ne peut les utiliser efficacement en vue d'un résultat.

Ce point de vue de l'art médical et de ses obligations à l'efficacité sont constamment rappelés par Platon dès qu'il définit ou compare avec d'autres arts, l'art médical.

« SOCRATE. — Moi, je possède une science qui est d'administrer au corps un traitement, aussi propre à mon gré, à l'échauffer qu'à le refroidir ; aussi propre, selon ma fantaisie à le faire vomir qu'à le faire au contraire aller du bas ;

sans parler d'une quantité innombrable d'effets analogues. Possédant ladite connaissance je m'estime capable d'exercer la médecine et d'en rendre un autre capable, quand je lui aurai communiqué la connaissance de ces procédés ! Que diraient-ils selon toi en entendant ce langage ?

PHÈDRE. — Eh ! rien d'autre que de lui demander s'il possède en outre la connaissance et des gens qu'il faut traiter ainsi, et quand il faut pratiquer chacun de ces traitements et dans quelle mesure à ne point dépasser.

SOCRATE. — Mais suppose qu'il leur réponde : « Je ne possède en aucune façon cette connaissance, j'estime cependant que celui qui auprès de moi, a acquis le savoir dont j'ai parlé, est capable de faire ce que tu demandes ».

PHÈDRE. — Ils diraient je pense que cet homme est fou, si parce qu'il a, soit appris d'un livre quelques médicaments venant on ne sait d'où, soit rencontré ceux-ci par hasard, il s'imagine être médecin, lui qui n'entend rien à cet art ! » (Phèdre 268 a). Et Acoumène dirait de son côté : « Notions préalables à la médecine, mais non connaissance de la médecine ». (Phèdre 269 a).

« Pas davantage, en vérité, ne trouverons-nous semble-t-il bien, aucune utilité dans le reste de la connaissance, ni dans aucune autre qui saura produire quelque effet sans savoir utiliser l'effet qu'elle aura produit. N'est-ce pas exact ? » (Euthydème 289 a).

L'art médical est défini par Platon sous ses divers rapports :

« Dis donc, Simonide, en vues quelles choses et de quoi chose due et conveniente, y-a-t-il remise du fait de l'art, qui se nomme medical ? » Que penses-tu qu'il nous eût répondu ?

— Envers les corps, cela est clair et de drogues à manger et à boire. (La République I 332 c).

« Or donc, quel ouvrage dirais-tu qu'est le sien ? c'est comme si je te posais cette question : « Elle qui a autorité sur toutes les choses auxquelles s'applique son autorité, la médecine, quelle œuvre produit-elle ? », ne dirais-tu pas que son œuvre est la bonne santé ? » (Euthydème 291 e).

« SOCRATE. — Et celui qui nous débarrasse de la maladie ? n'est-ce pas la médecine ? » (Gorgias 478 a).

« SOCRATE. — Es-tu à même de me dire ceci encore : l'art qui est en condition de service à l'égard des médecins, en vue justement de la réalisation de quelle œuvre est-il à leur service ? N'est-ce pas, selon toi, en vue de la santé ? » (Euthyphron 13 d).

Seul peut être considéré comme médecin, celui qui a compétence en art médical, c'est-à-dire, celui qui non seulement possède les connaissances mais sait aussi les utiliser.

« SOCRATE. — Mais quoi ? Quand tu seras malade, entre les mains de qui aimeras-tu te risquer ? Entre celles d'un médecin savant en son art, ou entre celles d'un ignorant ?

— Entre les mains de celui qui est savant.

— Or n'est-ce pas parce que tu penses que ton action a de meilleures chances si c'est un savant plutôt qu'un ignorant qui accompagne cette action ! » (Euthydème 280 a).

« SOCRATE. — Que dire encore de celui qui a la compétence médicale ? Dans le régime à imposer au manger et au boire, penses-tu qu'il accepterait de chercher en rien à prendre avantage sur ce qui, personne ou chose, a nature médicale ?

— Certes.

— Mais sur ce qui n'a pas nature médicale ?

— Oui.

— Or, au sujet de chaque savoir ou absence de savoir, regarde si, à ton avis, quelqu'un qui sait, n'importe lequel, consentirait à choisir, soit de faire, soit de dire, plus que ne ferait ou dirait un autre qui sait, et non pas, en vue de la même action, les mêmes choses que celui qui lui est semblable à lui-même ! » (La République 350 a).

« SOCRATE. — Supposons maintenant que son fils ait les yeux malades ; le laisserait-il, lui qu'il n'estime n'être pas un médecin, porter la main à ses propres yeux ou l'empêcherait-il ?

— Il l'en empêcherait.

— Mais nous, s'il nous supposait compétents en médecine, il ne nous empêcherait pas, si nous le voulions, de lui ouvrir l'œil pour saupoudrer celui-ci avec de la cendre, parce qu'il estimerait que nous nous y entendons comme il faut !

— Ce que tu dis est vrai !

— Et en tout le reste, ne s'en remettrait-il pas à nous, plutôt qu'à lui-même ou à son fils, pour tout ce en quoi nous passerions, à ses yeux, pour être plus savants qu'ils ne le sont l'un et l'autre ?

— Forcément, Socrate, dit-il. » (Lysis 209 e - 210 a).

Il ne saurait être question de faire juger les choses d'un art, par des profanes ignorants, surtout la médecine :

« Si, dis-je, réfléchissant à tout cela, nous délibérons entre nous d'un parti à prendre à leur sujet, ce serait de ne plus abandonner à l'un ni à l'autre de ces deux arts (conduite des navires et médecine) le droit de commander en souverain, ni de fait, à des esclaves ni à des hommes libres ; puis de nous réunir, nous personnellement en une assemblée qui comprendrait soit le peuple tout entier, soit les riches seulement ; enfin d'y permettre aux non-spécialistes, ainsi qu'à tous les gens d'un autre métier de venir s'expliquer à la tribune en ce qui concerne la navigation comme les maladies : sur la manière dont il nous faut user à l'égard des malades, des remèdes ainsi que des instruments de médecine.... Bref, ce serait quelque décision qu'il ait « plu » à la masse de prendre sur ces questions tout aussi bien si c'est sur l'avis de tels médecins ou capitaines de navire, ou si c'est sur celui de n'importe lequel des non-spécialistes de commencer par écrire cette décision...

Le jeune SOCRATE. — Ah ! ce que tu viens de dire là est déconcertant, ma parole. (Le Politique 298 a-e).

Enfin, Platon, en très beau raccourci, pose le principe de la confiance dans le médecin parce que c'est un technicien qui seul connaît les problèmes qui préoccupent le malade, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse.

« Un médecin d'ailleurs nous n'admettrons pas qu'il soit moins médecin parce qu'il nous soigne avec notre agrément ou contre notre gré, en tranchant dans la chair, en la brûlant, ou en nous infligeant toute autre souffrance parce qu'il s'appuie sur des règles écrites ou qu'il se passe de telles règles ; parce qu'il est pauvre ou parce qu'il est riche : dans un cas comme dans l'autre, nous ne le déclarons pas moins médecin ; et précisément aussi longtemps que son art sera le principe de ses commandements, quand il nous purge ou qu'il emploie, pour nous réduire quelqu'autre procédé, ou aussi bien, s'il nous fait engraisser ; à condition de n'avoir d'autre but que notre bien, celui de nos

corps, les faisant passer d'un état pire à un état meilleur ; aussi longtemps enfin que ceux à qui ce soin incombe assurent, chacun pour son compte, la sauvegarde de ce dont ils ont le soin. Voilà de quelle manière, j'imagine, et non d'une autre, nous établirons qu'en cela réside l'unique détermination distinctive de l'autorité médicale, comme de n'importe quelle autre autorité. » (Le Politique 293 b).

De ce fait, l'autorité du médecin est assise sur ses connaissances techniques et sur la haute conception qu'il doit avoir de son devoir, ce qui lui confère une supériorité devant les faits et un grand pouvoir sur le malade.

« Il s'est constitué un trésor d'expériences, une « péira » qui est le premier avantage de l'expert (empeiros), du professionnel (technitès) sur le profane inexpérimenté (apeiros, démotès, idiotès) selon le mot de l'auteur de « De Arte » appelé au chevet du malade, le médecin — qui se met à l'œuvre sain d'esprit et de corps, alors que le patient a le corps malade et l'esprit troublé — peut raisonner sur le cas présent et, parmi les cas passés, comparer ceux qui ont offert les mêmes symptômes que le cas présent, en sorte qu'il faut montrer comment, une fois soumis à un traitement le mal a disparu. » (A.J. Festugière).

« SOCRATE. — Ainsi par exemple, la chaleur fiévreuse : est-ce que, quand il arrive à quelqu'un qui n'est pas spécialiste des choses de la médecine de croire que la fièvre le prendra et que la chaleur de son corps sera celle-ci, et à un autre, lequel est médecin, de croire le contraire, selon laquelle de ces deux opinions nous faut-il dire que cela se passera dans l'avenir ? Est-ce selon celle, à la fois de tous les deux ? Et pour le médecin, cet homme ne deviendra-t-il pas ni chaud non plus que fiévreux, tandis que, pour lui-même, il deviendra l'un et l'autre. » (Theetete 178 c).

« Ainsi rappelle-toi en effet ce qui se disait précédemment de l'homme qui se porte mal et pour qui ce qu'il mange apparaît et est amère, tandis que cela est et apparaît à l'opposé pour celui qui se porte bien... Mais, ce qu'il faut c'est opérer un changement sur le malade, un changement de sens opposé, car l'autre manière d'être est la meilleure... » (Théetete 166 e— 167 a).

« SOCRATE. — L'art médical se comporte, je pense, exactement de la même manière que la rhétorique ?

PHÈDRE. — Que veux-tu dire, Socrate ?

SOCRATE. — Cela admis, penses-tu que l'on puisse saisir d'une façon vraie que ce soit celle du corps ou celle de l'âme ; c'est à cette condition que fort non seulement de la pratique et de l'expérience, mais encore de l'art, il est possible en apportant, au corps remèdes et nourriture de lui donner santé et force, en apportant à l'âme discours et activité réglée, de lui procurer la persuasion et l'excellence que l'on désire.

PHÈDRE. — Du moins, Socrate, il semble bien qu'il en soit ainsi.

SOCRATE. — Cela admis, penses-tu que l'on puisse saisir d'une façon vraiment rationnelle la nature de l'âme sans saisir celle du tout ?

PHÈDRE. — Mais s'il faut en croire Hippocrate, l'Asclépiade, on ne peut même pas sans cette méthode saisir la nature du corps.

SOCRATE. — Examine donc ce que trouvent dire sur la nature, Hippocrate et la droite raison. Ne faut-il pas, de quelque nature qu'il s'agisse raisonner ainsi : considère tout d'abord si est simple ou complexe l'objet sur lequel nous nous proposons et d'acquérir un savoir rationnel, et de devenir capable de transmettre ce savoir à autrui ; puis si l'objet est simple, examiner son comportement naturel, voir sur quoi l'objet agit, ou de quoi il subit l'influence ; si

l'objet est complexe, ne faut-il pas, après avoir dénombré ses formes diverses entreprendre sur chacune prise à part ce qui avait été fait sur l'objet simple, c'est-à-dire voir comment se comporte naturellement chaque partie, quelle action elle exerce et à l'égard de quoi, ou quelle influence elle subit de et la part de quoi ?

PHÈDRE. — Il semble, Socrate, qu'on doive procéder ainsi.

SOCRATE. — Du moins, sans cette manière de faire, la méthode serait semblable à une marche d'aveugle. (Phèdre 270 b, c).

Cette compétence, ce pouvoir hors du commun sur la vie et les maladies, entraînent évidemment une législation particulière dans les cas où cette connaissance peut donner un avantage particulier sur les autres hommes. Platon l'envisage par deux fois :

« Quinconque aura administré une drogue à l'un de ses semblables, dans l'intention de nuire, sans effet mortel, non pas à sa personne même, non pas à un homme qui est sa propriété, mais à son bétail ou à ses abeilles, soit d'une façon non mortelle, soit d'une façon qui le soit, celui-ci, si précisément c'est un médecin et qu'il soit reconnu coupable de crime d'empoisonnement encourra la peine de mort, si c'est un profane, la peine corporelle ou pécunière à lui infliger... » (Les Lois XI 933 a).

« Quand a vendu un esclave atteint ou de phtisie ou de la pierre, ou d'une maladie de vessie ou de ce qu'on appelle le mal sacré, ou encore de quelque autre mal échappant aux yeux de la plupart des gens, mais profond et difficile à guérir, soit de corps, soit de l'esprit... » le droit de retour est possible si c'est un profane, alors que si c'est un médecin, il le garde car il aurait dû s'en apercevoir. (Les Lois XI 915 a).

Cet art médical est bien distingué des arts inférieurs tel la cuisine.

Nous verrons plus loin l'importance du régime alimentaire dans la thérapeutique, qui risque d'entraîner une conséquence : celle que l'art de préparer les aliments ne prenne une prépondérance qui ne lui appartient pas :

« Voilà donc nos quatre arts (législatif et judiciaire, gymnastique et médecine), les voilà visant à soigner le mieux possible ceux-là, le corps et ceux-ci l'âme. L'art de flatter s'étant aperçu de leur existence, non en vertu d'une connaissance effective, mais au hasard d'une conjecture, commence par se subdiviser en quatre, s'insinue sous chacune des précédentes espèces, fait mine d'être cela même en quoi il est insinué, sans nul souci de ce qui vaut le mieux, utilisant ce qui est le plus agréable pour la chasse qu'il fait de la déraison et la prenant si bien à ses pièges qu'il finit par passer pour être un art de la plus grande valeur ; cela étant, voilà que sous la médecine s'est insinuée la cuisine qui fait mine de savoir quels sont pour le corps les aliments qui valent le mieux, au point que supposant devant un jury d'enfants ou d'hommes aussi déraisonnables que sont les enfants, une compétition qui mettrait aux prises un cuisinier et un médecin, sur le point de savoir qui des deux, du médecin ou du cuisinier, a compétence quant aux aliments utiles ou nuisibles, le médecin n'aurait plus qu'à se laisser mourir de faim !... »

Mais moi, je refuse le nom d'art à ce qui est un mode irrationnel d'activité... Donc, c'est ce que je disais, par dessous l'art médical ce qu'il y a comme flatterie, c'est la cuisine... Ce que les pratiques de la parure sont à la gymnastique, cela, la cuisine l'est à la médecine. (Gorgias 464 a).

Et plus loin Platon s'explique sur ce qu'il appelle un mode irrationnel d'activité :

« J'établissais en outre que entre celles qui se rapportent aux plaisirs la

cuisine est un savoir faire mais non un art ; tandis que, entre celles qui se rapportent au bien, la médecine, elle, est un art... Or voici à peu près ce que je leur disais : que selon moi, la cuisine n'est point un art, mais un savoir faire, ce qui n'est pas le cas de la médecine. L'une en effet, c'est la médecine, a considéré la nature de l'objet auquel elle donne ses soins et la cause qui détermine sa propre action : elle est en état de rendre raison de chacune de ses démarches. Quant à l'autre, celle qui a le plaisir pour objet et lui donne exclusivement tous ses soins, ma parole ! elle y va d'instinct sans examiner du tout, ni la nature du plaisir ni sa cause... » (Gorgias 499 d).

« Que ce soit l'idée de quiconque ignore l'existence à côté de l'ensemble des arts en question d'un art de gymnastique, comme de médecine ; lequel constitue en réalité l'art de soigner le corps ; auquel il convient précisément d'avoir autorité sur tous les arts dont nous parlions et d'utiliser l'ouvrage de ceux-ci grâce au savoir qu'il possède relativement à ce qui, en fait d'aliments ou de boissons est bon ou mauvais, en vue d'une excellente condition de notre corps, tandis que cela est ignoré des autres. » (Gorgias 517 e).

Cet art médical est distingué de la médecine oratoire. Pour les Grecs, le discours était l'image de la pensée, et l'on ne s'étonnera pas si l'éloquence a joué un grand rôle dans l'appréciation du savoir du médecin :

« SOCRATE. — Or, n'est-il pas vrai que l'art tout à l'heure allégué par nous, la médecine rend capable de penser et de parler au sujet des gens qui se portent mal ?

GORGAS. — Oui.

SOCRATE. — Et ce sont ceux qui ont rapport aux malades ?

GORGAS. — On ne peut plus. » (Gorgias 450 a).

D'après Xénophon, rapporté par Bourgey « il y avait à côté de la médecine privée, des médecins exerçant une sorte de charge officielle ; ceux-ci pour s'établir, devaient demander l'autorisation par un discours public : le peuple jugeait d'après le discours ». Platon va plus loin, et d'abord met dans la bouche de Gorgias, une sorte de suprématie de l'art oratoire sur la médecine :

« GORGAS. — C'est de quoi je vais te donner une preuve décisive ; souvent en effet, j'ai déjà accompagné mon frère, ainsi que d'autres médecins, au chevet de quelque malade qui se refusait à boire une drogue ou à laisser le médecin lui tailler ou brûler la chair ; celui était impuissant à le persuader ; moi, sans avoir besoin d'un autre art que l'art oratoire je le persuadais ! Voici venir, d'autre part, en telle cité que tu voudras, un homme qui sait parler et un médecin, suppose qu'un débat contradictoire s'engage dans l'assemblée du peuple, ou dans quelque autre réunion, pour savoir qui l'on doit choisir comme médecin, le médecin n'y ferait pas longtemps figure, et celui qui bien plutôt serait choisi, s'il le voulait, ce serait celui qui capable de bien parler. » (Gorgias 456 b, c).

Il remet cependant, rapidement, les choses en place et met en garde contre l'apparence trompeuse du procédé :

SOCRATE. — Tu disais bien tout à l'heure que, relativement à la santé, l'orateur sera plus persuasif que le médecin ?

GORGAS. — Je le disais en effet, au moins en présence d'une foule.

SOCRATE. — Mais « en présence d'une foule » cela ne veut-il pas dire « en présence de ceux qui ne savent pas » ? Car ce n'est pas bien sûr devant ceux qui savent, qu'il sera plus persuasif que le médecin !

GORGAS. — C'est la vérité.

SOCRATE. — Mais s'il est plus persuasif que le médecin, il est plus persuasif que celui qui sait ?

GORGAS. — Hé absolument.

SOCRATE. — Et sans être médecin, n'est-ce pas ?

GORGAS. — Oui.

SOCRATE. — Or celui qui n'est pas médecin est dépourvu de savoir à l'égard des choses dont le médecin a le savoir ?

GORGAS. — C'est bien clair.

SOCRATE. — Donc, quand c'est l'orateur qui est plus persuasif que le médecin, c'est celui qui ne sait pas qui, devant ceux qui ne savent pas, sera plus persuasif que celui qui sait ? Est-ce là ce qui s'en suit ? ou bien est-ce une autre conséquence ?

GORGAS. — C'est la conséquence, au moins dans ce cas.

SOCRATE. — Or par rapport au cas de tous les autres arts, sans exception, n'en va-t-il pas semblablement pour l'orateur et l'art oratoire ? Ce que sont en elles-mêmes les choses, qu'elle est leur manière d'être, voilà quelque chose que l'art oratoire n'a pas du tout besoin de savoir, mais il a besoin d'avoir découvert un certain procédé de persuasion qui permet de donner à ceux qui ne savent pas l'impression qu'ils ont plus de savoir que ceux qui savent. » (Gorgias 459 a).

Notre auteur étend sa méfiance vis-à-vis des orateurs discourant avec brio sur un sujet qu'ils ne possèdent pas, aux poètes. Il s'interdit de trouver chez eux un renseignement valable sur un art bien déterminé :

« Et maintenant, au surplus, ne demandons pas de comptes à Homère, ni à n'importe quel autre parmi les poètes, ne leur posons pas la question de savoir si tel d'entre eux était capable de pratiquer la médecine et si, plutôt il ne fait qu'imiter le langage du médecin, ni quels sont les gens auxquels tel poète, parmi les anciens ou les modernes passe pour avoir rendu la santé, à la façon d'Asclépios, ni quels héritiers de sa science médicale il a laissé après lui, comme ce dernier, ses descendants. » (La République, 599 b, c).

« Ils étaient à t'entendre, absolument remarquables, fit-il, ces fils d'Asclépios ! Il convient qu'ils l'aient été ! repris-je. C'est pourtant la vérité, ce dont ne sont pas convaincus, ni les poètes tragiques, ni Pindare, quand ils racontent qu'Asclépios, tout fils d'Apollon qu'il était, se laissa persuader pour de l'argent, de guérir un homme riche, alors que déjà celui-ci était en train de mourir, ce pourquoi, sans nul doute, il fut foudroyé. » (La République 408 b).

En effet, à côté de l'utilisation systématique de l'éloquence dans la composition de discours destinés à convaincre l'adversaire, ceci, sans distinction d'école nous trouvons dans la collection Hippocratique un certain nombre de textes comme les traités des « Chairs » du « régime » ou des « vents » qui montrent l'existence de médecins orateurs plus soucieux de discours bien construits que d'observations cliniques efficaces.

On peut ajouter, à côté de cette médecine oratoire, les textes relatifs aux médecins théoriciens.

« Non point, dis-je, du moins si tu considères que la médecine d'aujourd'hui, méthode de l'élevage appliquée à la maladie, les Asclépiades du temps passé n'y avaient point recouru... Ah ! oui, par Zeus ! s'écria-t-il, peu s'en faut en vérité que le plus grand obstacle ne soit justement cette préoccupation démesurée du corps, au delà des bornes de la gymnastique... Mais ce qu'il y a assurément de plus grave, c'est qu'elle est néfaste à l'acquisition des connais-

sances, à la réflexion, à la méditation sur soi... Se figurer en effet, qu'on est malade a toujours pour effet qu'on ne cesse jamais de souffrir dans son corps. » (La République 406 a - 407 b. c).

« Et maintenant par dessus toutes ces lois, il faudra instituer en outre celle-ci : « Quiconque sera vu en train de faire à l'encontre des règles écrites, des recherches sur l'art de conduire les navires et la pratique de la navigation, ou sur ce qui est sain et sur la vérité médicale, en matière de vents, de chaud, de froid et de dire sur cette sorte de sujets telle ou telle subtilité, on commensera par lui refuser le nom de spécialiste en médecine ou en conduite de navire, par l'appeler au contraire un songeur quant aux choses d'en haut et un sophiste bavard. » (Le Politique 299 b).

Plus loin, Platon établit la suprématie du médecin sur le philosophe, encore faut-il être prudent sur l'acceptation à donner au mot philosophe ; s'agit-il du médecin philosophe, le iatrosophiste, tel un Hérodicos de Sélymbrie ou bien du « sage ».

« Voyons donc, repris-je, suppose que toi, tu te trouves personnellement à être malade, ou bien un ami, un de tes amis qui te tient grandement à cœur, est-ce que, dans l'intention de le voir être en bonne santé, tu introduirais chez lui l'homme de second rang (le philosophe) ou bien est-ce le médecin que tu prendrais ?

— Pour ma part, dit-il, ce serait l'un et l'autre !

— Ne me dis pas l'un et l'autre, repris-je, mais dis moi lequel des deux tu prendrais de préférence, comme en premier lieu.

— Il n'y aurait personne pour contester au moins ceci, que ce serait le médecin... » (Les Rivaux 136 c).

Et peut-être, avec L. Bourgey, peut-on considérer que ces deux aspects de la médecine : médecine « scientifique » d'une part, médecine « oratoire » d'autre part peuvent être symbolisées par les portraits d'Hérodicos et d'Hippocrate que nous verrons plus loin. Enfin, cet art médical s'oppose aussi à la médecine des temples ; et il est remarquable, à la fois, de trouver des allusions à la magie médicale dans Platon et de rapprocher à cette distinction platonicienne la position prise par les médecins de son temps.

« Tant que vous n'aurez pas cessé de vous enivrer, de vous gaver, de faire l'amour, de paresser, ni drogues, ni cautérisation, ni résection, pas davantage de leur côté les incantations ou les amulettes ou quoi que ce soit du même genre, ne vous profiteront de rien ! » (La République 426 a).

« Eh bien ! Charmide, dis-je, il en est de même, maintenant aussi, pour notre incantation. C'est là-bas, à l'armée que je l'ai apprise d'un des médecins thraces de Zalmoxis, qui dit-on, rendent les gens immortels. » (Thecmide 156 d).
mide 156 m).

« En administrant les médicaments ou en prononçant des incantations, les sages-femmes peuvent donner l'éveil aux douleurs d'enfantement. » (Theetete 149 d).

« De même, cela va de soi, l'art du magicien eu égard aux antidotes, dès le début nous l'avons immédiatement discriminé... » (Le Politique 280 d).

« L'âme à s'employer le plus rapidement possible à guérir comme à redresser ce qui est tombé comme ce qui est malade en mettant médicalement fin à un chant de déploration. » (La République 604 d).

« Qui consiste à utiliser les propriétés naturelles de certains corps ; mais il y en a une autre qui recourt à des sortilèges, à des enchantements, à ce qu'on appelle des enveloppements de bandelettes... » (Lois XI 933 a).

Ce qui fait dire à L. Bourgey et A.-J. Festugière : « Il est une erreur

répandue de croire que la médecine scientifique grecque ait pris naissance dans les temples. Il suffit de lire les « Iamata » d'Epidaure pour se rendre compte que ces charlataneries sacerdotales sont aux antipodes du Corpus hippocratique ». (A.-J. Festugière).

« Il est remarquable que dans les traités de la Collection Hippocratique on ne trouve pas la moindre allusion à cette médecine religieuse pratiquée dans les temples, à Tricca, à Epidaure, même à Cos, ne serait-ce que pour en faire la critique. Au contraire, si, dans l'œuvre de Platon, elle ne sont excessivement nombreuses, elles ont le mérite d'être suffisamment précises pour montrer la vigueur de ces pratiques et leur importance dans la civilisation grecque : « expression d'une tendance assez fortement enracinée dans la nature de l'homme. » (L. Bourgey).

En parallèle, avec ces allusions à la médecine magique des temples et pour infirmer l'accusation de ses contemporains d'athéisme et d'irréligion, nous plaçons ici deux textes de Platon rendant hommage à Apollon, dieu de la médecine (entre autre) :

« Il est du moins certain que, si Apollon a inventé l'art de tirer à l'arc, l'art médical, l'art divinatoire c'est guidé par le désir et par l'amour. » (Le Banquet 197 a).

« Il n'y a pas de nom s'adaptant mieux, dans son unité à la quadruple fonction qui appartient à Apollon. Tellement que de toutes il se saisit et manifeste en quelque façon la musique aussi bien que la divination, la médecine ou l'art de l'archer ! »

SOCRATE. — De bien accorder plutôt, vu que c'est un dieu musicien ! Premièrement, en effet, purification et moyens de purifier tant en médecine qu'en divination, effusions soufrées pour les préparations médicinales et pour celles de la divination, tout aussi bien que bains dans les pratiques de même sorte, aspirations lustrales, tout cela doit posséder une vertu unique : de procurer à l'homme la pureté et selon le corps et selon l'âme. N'est-ce pas ton avis ?

HERMÈS. — Eh ! absolument.

SOCRATE. — Donc le dieu qui purifie, qui lave des souillures comme il libère des maux de nature à affecter l'un et l'autre, ce doit être ce dieu là ?

HERMÈS. — Alors sous le rapport des actes qui ont pour effet « de libérer » (apolyséis) comme de « laver » (apolouseïs) ce serait correctement à titre de médecin de semblables effets qu'on le nommerait Apolouôn. » (Cratyle 405 a).

DEUXIEME PARTIE

LE TEXTE DU TIMEE

En somme, Platon exprime bien la notion que la médecine est une technique rationnelle intégrant l'expérience et qu'il se fait une idée exacte de ce qui fait la valeur de l'école hippocratique (L. Bourgey et A.-J. Festugière). Dans ces conditions, nous nous heurtons à de réelles difficultés quand nous abordons les théories platoniciennes du Timée.

Cependant nous citerons l'essentiel de cette théorie pour le caractère synthétique qu'elle présente et l'intérêt que l'on peut trouver dans ces lignes aux descriptions anatomo-pathologiques, reflets de celles de l'époque :

« Quant à la vie intellectuelle, tu vois sans doute quelle attention la loi, chez nous, y apporte : à partir des premiers principes qui touchent l'univers, elle a réglé toutes les découvertes jusqu'à la divination, et la médecine qui a en vue la santé. » (Timée 24 b).

« Or, c'est évidemment corporel, visible et tangible que doit être ce qui est devenu, mais séparé du feu, rien ne serait jamais être visible, pas plus que tangible en l'absence de quelque solide et pas de solide sans terre, aussi est-ce de feu et de terre que, lorsqu'il commença de le constituer, le dieu voulut fabriquer le corps de l'univers...

... Ainsi donc, entre le feu et la terre, le dieu plaça comme intermédiaires l'eau et l'air, et de leur rapport mutuel dans la mesure du possible il réalisa une proportion ce que le feu est à l'air, l'air l'étant à l'eau et ce que l'air est à l'eau, l'eau l'étant à la terre, les unissant d'un tel lien, il constitua un ciel visible et tangible. » (Timée 31 b - 32 b).

« Les révolutions divines étaient donc au nombre de deux ; pour imiter la figure de l'univers, qui est arrondie, les dieux les enchaînèrent dans un corps sphérique, ce que nous appelons maintenant la tête qui est la partie la plus divine et qui règne sur toutes celles qui sont entre nous... afin qu'elle n'eût pas à rouler sur la terre, qui présente des hauteurs et des cavités de toutes sortes... De là la longueur donnée au corps à qui il poussa quatre membres allongés et flexibles, mécanisme inventé par un dieu pour la locomotion...

Aussi pour commencer, sur la calotte de la tête, est-ce de ce côté là qu'ils appliquèrent le visage, puis ils y attachèrent les organes de toutes les prévoyances de l'âme... » (Timée 44 e - 45 a).

« Le feu, tout au début, l'eau, la terre, l'air avaient bien déjà quelques traces de leur nature, mais ils se trouvaient certes tout à fait en l'état où l'on peut s'attendre à trouver toute chose, quand Dieu en est absent ; voilà quelle était alors leur condition naturelle, quand pour communier il leur donna une configuration au moyen des formes et des nombres. » (Timée 53 b).

« Les quatre genres, en effet, à travers leurs transformations réciproques paraissaient tous avoir un mutuel devenir, mais c'était une apparence inexacte : il naît bien, en effet des triangles auxquels nous avons donné la préférence, des genres au nombre de quatre ; mais tous proviennent d'un seul, celui qui a les côtés inégaux ; le quatrième est seul et unique à tenir du triangle isocèle sa structure. » (Timée 54 b).

LES QUALITÉS SENSIBLES

(Psycho-physiologie des sensations)

Voilà donc comment les figures des corps premiers, leurs combinaisons, leurs transmutations réciproques engendrent la variété des espèces physiques ; nous en avons dressé à peu près le tableau. Ce sont leurs qualités sensibles et les causes d'où elles proviennent qu'il nous faut tenter maintenant de faire voir. Et d'abord, il faut bien qu'elles tombent sous la sensation, toutes ces qualités dont nous parlons ; mais le tissu vivant et les propriétés des tissus, leur genèse ainsi que l'âme dans sa partie mortelle, voilà de quoi nous n'avons pas encore discoursu. Or il se trouve que ces questions, on n'en saurait traiter à fond à part de ce qui touche les qualités sensibles (d), pas plus que de celles-ci sans celles-là ; et pourtant les traiter à la fois n'est guère possible. C'est donc une hypothèse qu'il faut pour commencer, sur l'un ou sur l'autre point les objets de l'hypothèse, nous y reviendrons ensuite. Afin donc que l'exposé des qualités sensibles s'enchaîne à celui des espèces physiques qu'on nous accorde pour prémisses les propriétés du corps et de l'âme.

1) La sensibilité générale

a) Chaud et froid : en premier lieu, donc, comment dirons-nous que le feu est chaud ? Voyons cela, et pour cet examen, représentons-nous l'action séparative et incisive qu'il exerce sur notre corps. Que ce soit en effet, quelque chose d'aigu que cette impression, nous en avons tous à peu près la sensation ; mais la finesse de ses arêtes, l'acuité de ses angles, la petitesse de ses particules, la rapidité de son déplacement, toutes propriétés par quoi le feu, vif et de tranchant aigu, incise tout ce qu'il rencontre, il en faut tenir compte et ne pas oublier la genèse de sa figure propre ; car c'est là précisément, à l'exclusion de toute autre nature, ce qui divise et taillade menu notre corps ; de ce que maintenant nous appelons chaud fournissant vraisemblablement l'impression et le nom. L'inverse de ces impressions est clair à saisir ; toutefois ne le laissons pas sans explication. Quand en effet des liquides qui entourent le corps ce sont les particules les plus grandes qui y pénètrent, ils en font sortir des particules plus petites que ceux-ci ; mais ne pouvant se loger dans leurs places, ils compriment en nous l'élément humide ; d'irrégulier et en mouvement qu'il était, ils le rendent immobile par homogénéité et par compression et le coagulent. Or, ce qui contre sa nature est condensé lutte

suivant sa nature, accomplit sur soi-même un effort d'expansion en sens inverse. C'est à cette lutte et à cet ébranlement qu'on a donné le nom de tremblement et de frisson, et c'est celui de froid qu'a reçu l'ensemble de ces impressions, ainsi que l'agent qui les produit.

b) Dur et Mou : on appelle dur, tout ce à quoi cède notre chair, mou au contraire, ce qui cède à cette chair ; des corps dans leurs rapports mutuels, on en dit autant. Or, ce qui cède, c'est ce qui repose sur une base étroite, mais ce qui est fait de bases quadrangulaires, pour ce qu'il repose sur de solides bases est la plus résistante des espèces, celle qui peut atteindre le plus haut degré de condensation, et par là la plus grande fermeté.

c) Lourd et léger, haut et bas : pour le lourd et le léger, c'est en l'examinant avec la nature du bas et celle du haut comme on dit, qu'on peut faire voir le plus clairement qu'il en est. Il y aurait précisément dans la nature, des lieux, au nombre de deux, qui se partageraient entre eux deux l'univers et seraient opposés ; le bas, vers où se porte tout ce qui a une masse corporelle, le haut, vers où rien ne va que malgré soit ; mais cette opinion est incorrecte en tous points. Le tout du ciel, en effet, est sphérique.

d) Dès lors, tous les points, équidistants du centre, qui se trouvent aux extrémités, tous au même titre en doivent être par nature les extrémités ; quant au centre, il se trouve à égale distance de toutes les extrémités, il faut donc estimer que de toutes il est à l'opposé. Telle étant du monde la nature, lequel des lieux susdits pourrait-on appeler bas ou haut, sans passer à bon droit pour y appliquer un nom qui nullement n'y convient ? Le lieu, en effet, qui est au centre du monde, ni de bas, par nature, ni de haut, il ne mérite l'appellation ; mais il est précisément au centre. Quant au pourtour, il n'est évidemment pas au centre et il n'a pas en lui de parties distinguées, l'une différant de l'autre pour être plus vers le centre que l'un quelconque des points dont ce dernier est l'opposite. Or, ce qui de nature est en tous ses points semblables, quels noms y appliquer qui s'opposent entre eux, et comment le prétendre bien dit ? Une supposition en effet : y eût-il un solide situé au centre de l'univers, mais bien en équilibre, vers aucune des extrémités il ne saurait jamais se porter, du fait qu'en toutes directions elles sont exactement semblables ; mais si en outre sur ce solide se déplaçait un sujet qui en ferait le tour, plusieurs fois il passerait debout par des antipodes, et à un même point du solide il donnerait alternativement les noms de haut et de bas. Ainsi donc, l'univers comme nous le disions tout à l'heure, étant sphérique, dire qu'il contient un lieu qui est le bas, un autre le haut, cela n'est pas raisonnable ; mais d'où viennent ces dénominations ? Quels sont les objets à qui elles appartiennent et à partir desquels nous avons pris coutume de diviser ainsi à l'aide de ces termes, jusqu'à l'univers entier ? Voilà sur quoi il faut nous mettre d'accord, en prenant les bases que voici. Soit un opérateur situé dans le lieu de l'univers auquel c'est la nature du feu qui est échue en majorité, celui également où la plus grande quantité s'en trouve rassemblée, vers quoi le reste se porte ; supposons que prenant son point d'appui sur elle, et ayant la puissance pour ce faire, il détache des portions du feu et les pèse, les plaçant sur les plateaux d'une balance et soulevant le fléau : il tire ainsi le feu dans la direction de l'air qui est dissemblable ; il lui fait violence ; il est clair, n'est-ce pas ? que la portion moindre (c), plus aisément que la plus grande se prêtera à cette violence. Une force unique, en effet, s'appliquant simultanément à deux masses pour les soulever, c'est la moindre qui davantage, et la plus grande, qui nécessairement, le moins cède à cet effort et suit la violence qu'on lui fait ; la plus grande, dit-on, est lourde et se dirige vers le haut. Or, ce que fait notre opérateur il nous faut nous surprendre en train de le faire au lieu où nous sommes. Prenant en effet notre point d'appui sur la terre même, nous la tirons

dans la direction de l'air qui est dissemblable, par violence et contre sa nature ; alors des deux masses qui résistent, attachées à ce qui de leur nature (d), la plus petite plus aisément que la grande cède à la violence, et suit plutôt la direction de ce qui est dissemblable ! Légère, voilà donc le nom que nous lui avons donné, et au lieu vers où nous la tirons par violence, celui de haut ; les propriétés opposées à celle-là ont reçu les noms de lourd et de bas. Or ces propriétés sont nécessairement en désaccord entre elles, du fait que les quantités principales des corps occupent des lieux réciproquement opposés : un objet, en effet, qui est léger en un lieu (e) et un autre qui est léger au lieu opposé, de même un lourd et un lourd, et ainsi pour un bas et un bas, pour un haut et un haut, tous, comme on pourra voir, les uns par rapport aux autres deviennent opposés, divergents, en plein désaccord, et aussi bien y sont. Voici toutefois entre eux tous un point commun, un seul à ne pas perdre de vue : la tendance vers ce qui est de même nature se rencontre en chaque objet ; porté par elle, elle le fait lourd ; le lieu vers où ainsi il se porte, elle le désigne comme bas ; aux déterminations inverses de celles-ci reviennent des noms opposés. Pour ce qui est donc de ces qualifications, voilà les causes que nous avons à dire.

e) Lisse et rugueux. Quant aux impressions de lisse et de rugueux, chacun sans doute en aperçoit la cause et serait capable de l'expliquer à autrui ; la dureté en effet mêlée à l'irrégularité d'une part (a) à l'homogénéité avec la densité d'autre part, les procurent.

f) Plaisir et douleur. Mais un point de la plus haute importance est encore à traiter, touchant les impressions communes au corps tout entier quelle est, dans celles que nous avons passées en revue, la cause de l'affection agréable et douloureuse ? Ajoutons-y toutes celles qui, atteignant la sensation par des organes particuliers, enveloppent des douleurs et des plaisirs qui leur font cortège. Voici donc, en général du sensible et du non-sensible dans les impressions, comment nous concevons la cause ; rappelons-nous, pour cela, entre la nature aisément mobile et celle qui est difficilement mobile la division précédemment établie ; car telle est la méthode par où il faut chercher à atteindre tous les objets que nous nous proposons de saisir. Ce qui, en effet, de nature est aisément mobile, quand, si légère soit-elle, une impression de heurt, il la transmet par un circuit de ses parties, se passant les unes aux autres la même modification jusqu'à ce que, parvenant au siège de l'intelligence, elle lui annonce la qualité de l'agent ; mais ce qui est de nature opposée, qui est bien assis et n'a aucune circulation, subit l'impression tout seul et ne passe point le mouvement à une autre partie voisine ; ses parties ne se transmettent point les unes aux autres l'impression première, qui s'immobilise en elles, sans parvenir jusqu'à l'être vivant tout entier, et ainsi laisse le patient insensible. C'est là ce qui a lieu pour les os, les cheveux et toutes les autres parties qui, dans notre corps, sont faites pour la plus grande part de terre ; le cas envisagé en premier est principalement celui des organes de la vue et de l'ouïe, du fait que c'est le feu et l'air dont la substance en eux prédomine. Pour ce qui est du plaisir et de la douleur, voici de quoi il se faut pénétrer. Une impression contraire à notre nature et qui lui fait violence, si elle survient en nous brusquement, est douloureuse ; celle qui fait retour à l'état naturel brusque, est agréable ; si l'une ou l'autre se produit doucement et peu à peu, elle est insensible ; dans des conditions opposées elle a le caractère opposé. Mais toute impression qui arrive avec facilité est sensible au plus haut degré, sans tenir toutefois de la douleur ni du plaisir ; telles les affections de la vision en elle-même, dont il a été dit plus haut qu'elle est un corps qui, de jour, ne fait qu'un avec nous. En effet, les coupures, les brûlures et tous les autres accidents qu'elle subit ne lui infligent point de douleurs, pas plus qu'elle n'a de de plaisirs

quand elle revient à sa forme première ; mais des sensations très vives et très distinctes correspondent aux diverses impressions qu'elle reçoit, ainsi qu'aux objets dont elle-même, par les rayons qu'elle émet, obtient le contact ; c'est qu'il n'est en effet, absolument aucune violence dans la séparation et la réunion de ses parties. Mais les organes faits de parties plus grosses cèdent avec peine à l'effort de l'agent et, transmettant à tout l'être leurs mouvements, ils renferment des plaisirs et des douleurs : leur altération, des douleurs ; la restauration de leur état, des plaisirs. Or, tous ceux dont l'évacuation et les pertes s'effectuent peu à peu, dont au contraire la réparation est brusque et se fait à grands coups, ceux-là, n'ayant point le sentiment de leurs pertes, mais devenant sensibles à leur réparation, ne procurent pas de douleurs à la partie mortelle de l'âme, mais en revanche des plaisirs très grands : le fait est manifeste pour les bonnes odeurs. Ceux, inversement, dont l'altération est brusque, mais ne restaurent que peu à peu et avec peine leur état propre dans les effets qu'ils produisent s'opposent en tout aux précédents ; c'est là, cette fois, ce qui a lieu manifestement dans le cas des brûlures ou des coupures du corps.

2) Les sens spécialisés

Ainsi donc, les impressions communes au corps tout entier et les dénominations qui reviennent aux agents qui les produisent, les voilà à peu près expliquées ; mais celles qui affectent des organes spéciaux, ces impressions, ainsi que leurs causes résidant en leurs agents, il nous en faut tenter l'explication, si nous en sommes capables.

a) Les saveurs. Tout d'abord à propos des sucres, dans ce que nous en disions plus haut, nous avons fait une omission ; il s'agit des impressions particulières de la langue, qu'il nous faut expliquer autant qu'il se peut. Or, il apparaît que ces impressions, comme c'est le cas pour la plupart des autres, proviennent de certaines réunions et séparations, mais que, en plus de ces facteurs, elles font intervenir, à un degré qui est leur est particulier, les caractères du rugueux et du lisse. Tout ce qui, en effet, pénètre au voisinage des petites veines qui sont comme les éprouvettes de la langue et qui aboutissent au cœur, c'est avec des portions humides et tendres de la chair qu'il se rencontre ; ainsi les particules terreuses viennent en dissolution, contractent les petites veines et les dessèchent : les particules qui sont plus rugueuses font l'effet d'être âpres ; celles dont l'action est moins rude ont un goût sec. Quant à celles qui ont la propriété de nettoyer ces veines et de rincer toute la surface de la langue, quand elles exercent cette action au delà de la mesure et vont jusqu'à en attaquer la substance même, comme c'est l'effet des nitrates, c'est amères que toutes alors on les appelle ; pour celles qui n'ont point l'efficacité du nitrate, et qui restent modérées dans leur action détersive, nous les regardons comme salées, sans amertume ni rudesse, et plutôt nos amies. Celles qui empruntent une part de la chaleur de la bouche et s'y amolissent, qui prennent feu et en retour brûlent elles-mêmes le palais qui les a réchauffées, s'élevant par leur légèreté vers les sens situés dans la tête, découpent tout ce qu'elles rencontrent ; en raison de ces propriétés, toutes les substances de cette sorte sont dites âcres. Pour ce qui est de celles qui ont été subtilisées par la putréfaction, quand elles s'introduisent dans les veines étroites de la langue, avec ce qui s'y trouve de particules terreuses ou de particules d'air elles sont en proportion ; de la sorte, elles les font tournoyer les unes parmi les autres jusqu'à les mettre en mousse ; battues en mousse, les particules en tournoyant pénètrent les unes dans les autres, font des creux qui s'enflent autour de ce qui y entre ; ainsi, quand une partie humide se creuse et s'étend pour envelopper de l'air qu'elle soit terreuse ou encore qu'elle soit nacre, elle forme un vase liquide rempli d'air, une goutte creuse et arrondie ; celles qui sont d'une

eau pure, enceintes transparentes, ont reçu le nom de bulles ; celles d'une eau terreuse, pêle-mêle, agitée et soulevée, produisent ce qu'on appelle bouillonnement et fermentation ; quant à ce qui cause ces modifications, on l'appelle acide. A toutes les impressions que, dans cet ordre, nous venons de décrire, s'en oppose une qui provient de conditions opposées : lorsque les substances qui viennent en solution dans la bouche ont une composition naturellement appropriée, à la structure de la langue, elles l'adoucissent, font un liniment sur les parties irritées ; ce qui, contrairement à sa nature, avait été contracté ou dilaté, ceci elles le resserrent, cela elles le relâchent, et rétablissent tout, le plus possible, dans sa nature ; aussi agréable et bienfaisante pour tous, toute substance de cette sorte, servant de remède aux excitations violentes, est-elle appelée douce.

b) Les odeurs. Pour les saveurs, voilà ce qu'il en est quant au sens qui s'exerce par les narines, il n'est point là d'espèces définies. Car, en fait d'odeurs, tout n'a de nature qu'à moitié, et pas une forme de corps n'a reçu de proportions pour avoir une odeur ; mais celles de nos veines qui servent à ce sens sont, pour les corpuscules de terre et d'eau, de constitution trop étroite ; pour ceux de feu et d'air, elles sont trop larges ; aussi, de nul de ces corps nul n'a-t-il jamais senti aucune odeur ; mais c'est toujours quand ils se mouillent, se putréfient, entrent en fusion ou s'évaporent que les corps dégagent une odeur. C'est en effet dans le passage de l'eau en air et de l'air en eau, en cette condition intermédiaire, que naissent les odeurs, et elles consistent, toutes autant qu'elles sont, en vapeur ou en buée ; ce qui d'air passe en eau, c'est la buée ; ce qui d'eau passe en air, vapeur. De là vient que les odeurs sont toutes plus subtiles que l'eau, plus épaisses que l'air ; c'est ce que montre l'expérience suivante : on s'applique un linge sur les orifices respiratoires et ont fait de force une profonde inspiration ; en pareil cas pas une odeur ne filtre ; l'air inspiré vient seul, dépouillé de toute odeur. C'est donc en deux groupes, dépourvus de nom spécifique, qu'on peut ranger toute la variété des odeurs ; il n'y a pas ici une pluralité définie d'espèces simples ; mais la dualité de l'agréable et du désagréable est ici la seule distinction apparente ; l'un irrite et violente toute la cavité qui occupe en nous l'espace entre le sommet de la tête et le nombril ; l'autre apaise cette même région, la remet dans sa nature et la rend satisfaite.

c) Les sons. Le troisième sens à examiner en nous est celui de l'ouïe ; de quelles causes résultent ses impressions, voilà ce qu'il nous faut dire. Dans sa généralité le son se définit : le choc que, par l'intermédiaire des oreilles, l'air communique à l'encéphale et au sang et qui se transmet jusqu'à l'âme ; le mouvement produit par ce choc, et qui part de la tête pour aboutir au siège du foie, c'est l'audition. Si ce mouvement est rapide, le son est aigu ; s'il est plus lent, il est plus grave ; si la vitesse en est toujours égale, il est uniforme et doux ; dans le cas opposé, il est rude. A grand mouvement, son fort ; au cas opposé, son faible. Pour ce qui est de l'accord des sons, dans la suite de notre exposé il nous sera nécessaire d'en parler.

d) Les couleurs : Il nous reste encore une quatrième espèce de sensations, qui doit être analysée, car elle renferme de nombreuses variétés ; à toutes nous avons donné le nom de couleurs. C'est une flamme qui de chaque corps s'épanche en effluves, et qui a des particules en proportion avec la vue, pour y produire la sensation ; or, la vue, nous avons dit plus haut l'essentiel sur les causes de sa formation. Voici donc, en ce qui concerne maintenant les couleurs, ce qu'il y a de plus vraisemblable et qui mériterait d'être dignement traité et développé. Les particules émises par les autres corps et qui rencontrent le rayon visuel sont les unes plus petites, les autres plus grandes que les parcelles du feu visuel lui-même ; d'autres enfin leur sont égales en dimensions. Or, celles qui sont égales ne sont point objet de sensations ; ce sont elles que

nous appelons transparentes. Quant aux plus grandes et aux plus petites, les unes réunissent, les autres séparent le feu visuel ; dans ce qui intéresse la chair, elles correspondent au chaud et au froid, dans ce qui intéresse la langue aux substances âpres et à celles que, pour leur effet échauffant, nous avons appelées âcres ; le blanc et le noir sont chez elles des propriétés identiques aux précédentes, mais dans un autre genre ; c'est à cause de cela que nous les imaginons autres. Voici donc comment il les faut désigner ; ce qui a la propriété de séparer le feu visuel, on l'appelle blanc, ce qui a la propriété contraire, noir. Mais, quand un mouvement plus vif, celui d'une autre sorte de feu, rencontre le feu visuel et le sépare jusqu'au niveau des yeux, quand par les ouvertures mêmes de l'œil, de force il se fraie un chemin et les déchire, il en fait s'écouler cet amas de feu et d'eau que nous appelons des larmes ; or, il est lui-même un feu venu en sens contraire au devant de celui-là ; ainsi d'un côté, le feu jaillit de l'œil comme d'un éclair ; de l'autre il pénètre et vient s'éteindre dans l'humeur. Dans cette effervescence il surgit des couleurs de toutes sortes ; éblouissement, voilà comment cette impression s'appelle ; ce qui la produit a reçu le nom de brillant et d'étincelant. Intermédiaire entre les deux précédentes, il est une espèce de feu qui arrive bien jusqu'aux humeurs de l'œil et s'y mélange, mais qui n'étincelle pas ; la lueur de ce feu à travers le liquide où il se mêle produit une couleur sanglante, qui a reçu le nom de rouge. Le brillant en se mêlant au rouge et au blanc, devient le doré ; pour les proportions de ce mélange, même les connaissant, il serait peu sage de les dire, puisque nul n'en saurait tant soit peu montrer la nécessité ou la raison vraisemblable. Le rouge, mélangé au noir et au blanc, donne le pourpre ; il donne le bistre quand au mélange précédent, brûlé davantage on ajoute du noir. Le roux naît d'un mélange du doré et du gris, le gris d'un mélange de blanc et de noir ; quant à l'ocre, il provient du blanc mêlé au doré. Le blanc combiné au brillant et s'introduisant dans du noir saturé produit la couleur d'outre-mer ; de l'outre-mer mélangé au blanc provient le glauque, du roux mêlé au noir, le vert. Pour les autres couleurs, on voit assez bien par celles-ci à quels mélanges il les faudrait assimiler pour sauver la vraisemblance de nos dires. Mais les vouloir éprouver au contrôle de l'expérience, ce serait méconnaître la différence de l'humaine et de la divine nature : car un dieu, pour rassembler la pluralité dans l'unité et, inversement, de l'unité tirer par analyse la pluralité qu'il faut, possède savoir et pouvoir ; tandis que parmi les hommes nul n'est capable ni de l'une ni de l'autre de ces opérations, ni ne le sera jamais à l'avenir.

Conclusions de la deuxième partie

Causes nécessaires et causes divines

Voilà donc quelles étaient toutes choses et quelles étaient, alors leurs propriétés naturelles, en vertu de la nécessité ; l'Ouvrier du plus beau et du meilleur des ouvrages les fit entrer dans son œuvre en devenir, quand il voulut engendrer le dieu qui se suffit et qui est le plus parfait ; il se servait de leurs propriétés comme de causes auxiliaires, mais du bien, en tout ce qui devenait, lui-même était l'architecte. Aussi est-il deux espèces de causes qu'il faut bien distinguer les unes nécessaires, les autres divines ; et ce sont les divines qu'en toutes choses il faut rechercher en vue d'acquérir une vie bienheureuse autant que notre nature le comporte ; les causes nécessaires, c'est en vue des autres qu'il les faut rechercher, en se rendant compte que, sans elles, les autres mêmes, seuls vrais objets de notre étude, sont impossibles à concevoir, ni à saisir ni à recevoir d'aucune autre façon en partage.

REPRISE DE LA PHYSIOLOGIE

DES VIVANTS MORTELS

Maintenant donc que, tels des artisans, nous avons des matériaux à pied d'œuvre, maintenant qu'est débrouillé le double fil des causes à l'aide desquelles il nous faut, de ce qu'il reste à dire, renouer la trame, encore une fois, en quelques mots remontons à notre début et descendons rapidement jusqu'au point d'où nous étions parvenus ici ; puis tâchons de donner à notre récit une fin et un couronnement en harmonie avec ce qui précède ? Or donc, nous le disions en commençant, comme toutes choses se comportaient sans ordre, le Dieu, en chacune relativement à soi comme en toutes dans leurs relations mutuelles, introduisait de justes rapports, en aussi grand nombre et à autant d'égards que les choses pouvaient avoir de proportion et de commune mesure. Jusqu'alors, en effet, à de tels rapports, si ce n'est par chance, elles n'avaient nulle part, et il n'était absolument rien qui méritât de recevoir l'une des dénominations actuelles, comme celle de feu, d'eau et quelque autre de ce genre ; mais toutes ces choses, le Dieu d'abord les mit en ordre, puis il en constitua cet Univers : Vivant unique qui contient en soi tous les vivants mortels et immortels. Et des êtres divins lui-même se fait l'ouvrier ; des mortels, il confia la genèse à ses propres enfants et en fit leur ouvrage. Eux donc,

imitant leur Auteur, reçoivent de lui le principe immortel de l'âme, après quoi ils se mirent à tourner pour elle un corps mortel, ils lui donnèrent pour véhicule ce corps tout entier, et y édifièrent en outre une autre espèce d'âme, celle qui est

I. - L'ETRE HUMAIN

1) L'âme mortelle

mortelle. Celle-ci porte en elle des passions redoutables et inévitables : d'abord le plaisir, ce grand appât du mal ; puis les douleurs, qui nous font fuir le bien ; puis encore l'audace et la peur conseillers imprudents ; l'emportement, sourd aux avis, l'espérance, ouverte aux séductions. Avec la sensation irraisonnée et le désir prêt à toute entreprise, mélangeant tout cela, en sa nécessaire condition ils ont composé l'âme mortelle. Voilà pour quelles raisons, se gardant de souiller le principe divin, à moins de nécessité absolue, à l'écart de celui-ci ils établissent dans un autre demeure du corps l'âme mortelle ; ils bâtissent un isthme et une frontière entre la tête et la poitrine ; entre les deux ils placent le cou, afin qu'il y ait séparation. C'est donc dans la poitrine, en ce qu'on appelle le thorax, qu'ils attachèrent l'espèce mortelle de l'âme. Et, comme il y avait en elle une partie naturellement meilleure, une autre pire, ils font encore deux pièces dans la cavité du thorax ; ils les séparent comme l'appartement des femmes et, à côté, celui des hommes et ils mettent au milieu le diaphragme, comme une cloison. Ainsi la partie de l'âme qui a

part au courage et à l'emportement, avide qu'elle est de dominer, ils l'établirent plus près de la tête, entre le diaphragme et le cou, afin que, docile à la raison, elle pût de concert avec elle contenir par la force l'espèce des appétits, lorsque, du haut de l'acropole,

les ordres de la raison n'auraient plus moyen d'obtenir d'eux une obéissance de bon gré consentie. Quant au cœur, point d'attache des veines et source du sang qui circule impétueusement par tous les membres, ils l'ont installé comme au poste des gardes : de la sorte, lorsqu'il serait bouillant de nobles transports, la

raison ayant signalé qu'à l'endroit des membres un acte d'injustice est accompli de l'extérieur, ou encore de la part des appétits qui sont à l'intérieur, ou encore de l'extérieur, ou encore de la part des appétits qui sont à l'intérieur, vivement, par les plus étroits vaisseaux tout ce qui dans le corps est capable de sensation percevrait avertissements et menaces, y deviendrait docile et obéissant en tous points, permettant ainsi au meilleur d'exercer par tout le corps son hégémonie. Quant aux battements du cœur, lorsqu'il pressent les dangers ou que l'em-

Le poumon

portement s'élève, sachant d'avance que le feu devait causer tout ce gonflement des parties qui s'emportent, les dieux y ont ménagé un secours en greffant sur le cœur le tissu du poumon : d'abord il est mou et exsangue, puis il a l'intérieur percé de trous comme une éponge, afin de recevoir l'air et la boisson, de rafraîchir le cœur et de lui procurer, dans son ardeur, détente et répit. Aussi ont-ils amené au poumon les conduits divergents de la trachée artère, et tout autour du cœur l'ont disposé lui-même comme un édreton ; ainsi le cœur, quand en lui l'emportement atteindrait son comble, viendrait battre sur un tissu élastique et s'y rafraîchir ; il se fatiguerait moins et serait mieux en mesure de se mettre avec l'emportement au service de la raison.

b) L'âme appétitive

Pour la partie de l'âme qui a l'appétit du manger, du boire et de toutes ces choses dont la nature du corps lui fait éprouver le besoin, ils l'ont établie dans l'espace intermédiaire entre le diaphragme et la fron-
tière du nombril ; c'est comme une mangeoire que, dans toute cette région, pour la nourriture du corps ils ont construite. Et ils ont attaché là cette sorte d'âme, comme une bête sauvage, mais qu'il est nécessaire de nourrir en la tenant attachée s'il doit jamais subsister espèce mortelle. Afin donc que, toujours à paître auprès de sa mangeoire, logée le plus loin possible de trouble et de bruit, elle laissât cette partie maîtresse délibérer en paix sur les intérêts communs du tout et sur ceux des parties, pour ces raisons ils lui ont assigné cette place. Sachant bien d'ailleurs que cette

Le foie et l'imagination

âme jamais ne pourrait entendre raison, et que, dût-elle avoir quelques sentiments de ce qui est raisonnable, il ne serait jamais dans sa nature d'avoir égard à des raisons, mais que c'est par des images et des fantômes que, la nuit comme le jour, elle se laisserait surtout fasciner, usant de ce leurre, un dieu a dressé devant elle l'appareil du foie ; il l'a placé dans son habitation, et combiné pour qu'il soit dense, lisse et brillant, doux et contenant de l'amertume : de la sorte, l'influence des pensées vient de l'intelligence se refléter en lui comme en un miroir des rayons et offre à la vue des images. Tantôt, elle épouvante cette âme ; c'est quand usant de la part d'amertume qui entre dans la nature du foie, elle a des procédés sévères et menaçants ; dans tout l'organe, elle mêle subtilement de l'amer, lui donne un reflet couleur de bile, le contracte, le rend tout ridé et rugueux ; le lobe, la vésicule et les portes sont l'un écarté de sa position droite, recourbé et convulsé, les autres obstruées et opilées, ce qui provoque douleurs et nausées. Tantôt, au contraire, des mirages tout opposées viennent se peindre sur le foie, par une inspiration paisible issue de la pensée ; elle met en repos l'amertume, ne daignant point l'agiter ni avoir contact avec ce qui est de nature opposée à la sienne ; elle use, pour agir sur l'organe, de la douceur qui est naturellement en lui, et à toutes ses parties restitue leur position droite, leur poli et leur liberté ; ainsi elle rend docile et apprivoise la partie de l'âme établie au voisinage du foie ; celle-ci passe alors des nuits bien réglées, et jouit, dans le sommeil de la divination, du moment qu'à la raison et à la prudence elle ne saurait avoir part. Ils se souvenaient en effet, de la recomman-

dation de leur Père, ceux qui nous ont composé : il leur avait recommandé de faire l'espèce mortelle aussi parfaite que possible ; c'est ainsi que, voulant redresser même le côté faible en nous, et pour qu'il put effleurer quelque peu la vérité ils ont installé en lui l'organe de la divination. Une preuve suffisante que c'est bien à l'infirmité de la raison humaine que Dieu a fait don de la divination : nul homme, dans son bon sens, n'atteint à une divination inspirée et véridique, mais il faut que l'activité de son jugement soit entravée par le sommeil ou par la maladie, ou déviée par quelque espèce d'enthousiasme. Au contraire, c'est à l'homme en pleine raison de rassembler dans son esprit, après se les être rappelées, les paroles prononcées dans le rêve ou dans la veille par la puissance divinatoire qui remplit d'enthousiasme ainsi que les visions qu'elle a fait voir ; de les discuter toutes par le raisonnement pour en dégager ce qu'elles peuvent signifier et pour qui, dans l'avenir, le passé ou le présent, de mauvais ou de bon. Quant à celui qui a été à l'état de « transe » et qui y demeure encore, ce n'est pas son rôle de juger de ce qui lui est apparu ou a été proféré par lui ; mais il dit bien, le vieux dicton : « faire ce qui est de lui, et soi-même se connaître, au bien sensé seul qu'il convient ». C'est pour cela, d'ailleurs, que la classe des prophètes, qui des oracles inspirés sont les juges supérieurs, a été instituée par l'usage ; ces gens-là sont eux-mêmes appelés parfois devins ; mais c'est tout à fait méconnaître que, des paroles et des visions énigmatiques ils sont seulement les interprètes, et nullement les devins, et que « prophètes des révélations divinatoires » est ce qui leur conviendrait le mieux comme nom.

La rate

Ainsi donc, la nature du foie, voilà pour quelles raisons elle est telle et pourquoi au lieu que nous disons elle a été placée par la Nature : c'est en vue de la divination ; or, tant que l'individu est encore vivant, cet organe fournit des signes assez nets mais une fois privé de la vie, le voilà aveugle, et ses indices divinatoires sont trop indistincts pour avoir une signification claire. Quant au viscère voisin la rate ; sa constitution et sa position à gauche du foie ont leur fin en lui : elle est là pour le tenir toujours brillant et net, comme une éponge à essuyer, faite exprès pour ce miroir et toujours prête à côté de lui. Aussi bien, quand certaines impuretés, conséquence des maladies du corps, apparaissent sur le foie, la rate le nettoie et les absorbe toutes par ses pores, étant faite d'un tissu creux et exsangue. De là vient que, s'emplissant des impuretés qu'elle enlève, elle grossit, prend une enflure malsaine ; puis quand le corps lui-même s'est enfin purgé, elle rapetisse, revient à son volume primitif.

Voilà donc ce qui concerne l'âme, ce qu'elle a de mortel et ce qu'elle a de devin, comment elle a reçu, auprès de quels organes et pour quelles raisons, des

demeures séparées. Est-ce vérité que nos dires ? Il ne nous faudrait pas moins que l'assentiment d'un dieu pour pouvoir l'assurer ; mais que du moins vraisemblance aient nos dires, dès à présent et plus encore à mesure que nous y regardons, il nous faut

enhardir à le déclarer, et nous la déclarons. La suite donc de notre sujet nous l'allons traiter suivant la même méthode ? Or, c'est maintenant du corps qu'il reste à expliquer la formation. Voici donc les calculs d'où il serait le plus digne d'en faire résulter la composition. Ce qu'il devait y avoir en nous d'intempérance à l'égard des boissons et des nourritures était connu de ceux qui ont constitué notre espèce ; ils savaient que par gloutonnerie nous en prendrions beaucoup plus que la mesure et que le nécessaire. Pour éviter donc qu'une ruine prématurée ne survint ensuite de maladies et que, à peine formée, l'espèce mortelle aussitôt ne finit en prévision de ce danger, pour recueillir le superflu de boisson et de mangeaille, ils ont disposé le réceptacle appelé bas-ventre, et ils y ont enroulé les replis des intestins, pour empêcher

de passer trop vite la nourriture ; car trop vite, d'une nourriture nouvelle, notre corps eut été contraint de sentir le besoin ; il fut devenu insatiable et cette voracité eut rendu notre espèce tout entière étrangère à la philosophie et aux Muses, indocile à ce qu'il y a en nous de plus divin. Pour ce qui est des os,

II. - ANATOMIE ET HISTOLOGIE

a) La moëlle

des chairs et de toutes les substances de cette sorte, voici ce qu'il en est. Toutes autant qu'elles sont, leur principe est dans la formation de la moëlle : en effet, les liens de la vie, par où l'âme est enchaînée au corps c'est dans la moëlle qu'ils viennent s'attacher pour enraciner l'espèce mortelle. Quant à la moëlle elle-même, elle est faite d'autres éléments. Parmi les triangles, en effet, les premiers pour la régularité et le poli, ceux qui étaient le plus capables de fournir avec exactitude feu, eau, air et terre, le dieu dans chaque genre respectivement les préleva, puis les mélangea entre eux en proportions définies, fit ainsi une combinaison de tous les ingrédients qui devaient entrer dans la composition totale de l'espèce mortelle, et en fabriqua la moëlle. Après quoi, il y a planté et attaché les différentes sortes d'âme ; et, autant de figures différentes devaient prendre respectivement celles-ci autant et de pareilles en reçut la moëlle elle-même dès sa division et la distribution initiale de ses parties. Et celle qui devait comme une terre labourée, en recevoir en elle la semence divine, il la fit ronde de toutes parts, et à cette partie de la moëlle il donna le nom d'encéphale ; car une fois achevé l'individu vivant le vase qui la contiendrait serait la tête ; celle qui, au contraire, devait retenir le reste de l'âme, sa partie mortelle il en fit des tronçons à la fois ronds et allongés, que tous ensemble il dénomma moëlle ; comme fixés à des ancrs, il fit partir de là les liens de toute âme, et, autour de cette moëlle, il se mit à former l'ensemble de notre corps non sans avoir préalablement blindé celle-ci d'un bout

b) Les os

à l'autre d'une carapace osseuse. Or, l'os fut composé comme suit : de la terre est blutée, pure et fine ; il la pétrit en la délayant avec de la moëlle ; après quoi, il met cette pâte au feu ; ensuite, il la trempe dans l'eau, la ramène au feu, puis encore dans l'eau ; la repassant ainsi plusieurs fois de l'un à l'autre il la rend indissoluble par les deux. Il s'en sert d'abord pour envelopper l'encéphale ; il lui façonne au tour une sphère osseuse, en y réservant une ouverture étroite, puis pour entourer la moëlle du cou ainsi que de l'échine, il façonna de la même pâte les vertèbres, qu'il a emboîtées les unes sous les autres comme des gonds de porte, en commençant à la tête pour finir au bas du tronc. Ainsi, pour protéger toute notre substance germinatrice, il l'a de la sorte enfermée dans une enveloppe de pierre, où il a pratiqué des articulations : il a utilisé la propriété de l'Autre, qui intervient en leurs parties mitoyennes, en vue du mouvement et de la flexion. Or, de cette substance osseuse, il estima que la confection était, plus qu'il ne fallait, friable et

c) Les tendons et la chair

inflexible et que d'autre part, les alternatives du chaud et du froid en provoqueraient la carie, qui aurait vite fait de gâter son contenu germinatif ; pour ces raisons, voici qu'il combina l'espèce des tendons et celle de la chair ; avec l'une il a lié ensemble tous les membres, afin que par leur tension et leur relâchement les tendons permettent au corps de se ployer sur ses gonds et de se redresser ; quant à la chair, elle devait défendre des ardeurs, préserver des frimas et encore dans les chutes tenir lieu de coussins, car elle cède mollement et avec douceur à la pression des corps ; d'autre part, elle renferme une humeur chaude qui, l'été, par la transpiration, ruisselle à l'extérieur, répandant par tout le corps une fraîcheur appropriée, et qui, pendant l'hiver, en revanche, grâce au feu qu'elle contient, combat dans la mesure nécessaire les assauts extérieurs de l'ambiance glacée. Voilà ce qu'avait en vue le modelleur de notre corps ; avec de l'eau, du feu et de la

terre, il fit donc un mélange et un arrangement ; d'acide et de sel il composa un levain qu'il ajouta au mélange, et constitua ainsi la chair, juteuse et molle ; quant à la substance des tendons, c'est un mélange d'os et de chair sans levain ; faite de ces deux composants, elle tient entre eux le milieu par ses propriétés ; pour ce mélange, enfin, il a utilisé la couleur dorée. C'est ainsi que, plus ferme et plus visqueuse que la chair, plus molle et plus humide que les os, est la consistance qu'ont reçue les tendons ; c'est d'eux que le dieu s'est servi pour réunir et entourer les os et la moelle : il attacha les os entre eux à l'aide des tendons ; après quoi, avec les chairs il recouvrit tout le squelette du haut en bas. Ceux de ces os qui contenaient le plus d'âme, il a mis pour les enfermer très peu de chair ; ceux dont l'intérieur était le plus vide d'âme, il les a chargés des chairs les plus compactes. De même, aux jointures des os, pour autant que la raison ne montrait aucune nécessité exigeant qu'il y en eût davantage, il n'a fit pousser que de maigres chairs, il ne voulait pas qu'elles fussent un obstacle aux flexions, qu'elles rendissent le corps difficile à déplacer, en lui enlevant l'aisance de ses mouvements, ni non plus que des masses de chair compactes et fortement tassées les unes sur les autres produisissent par leur fermeté une incapacité de sentir, rendissent la mémoire rebelle, et la pensée obtuse. Aussi, pour tout ce qui est des cuisses, des jambes, de l'armature des hanches, des os du bras et de ceux de l'avant-bras, et de tous nos autres os sans articulations, bref de tous ces os dont l'intérieur, en raison du peu d'âme contenu dans leur moelle, est vide pensée, tous ceux-là ont-ils été bien garnis de chairs ; tous ceux, au contraire qui sont pleins de pensée en ont été moins garnis, si ce n'est quand le dieu a formé spécialement quelque masse de chair pour être par elle-même organe de sensations, comme c'est le cas de la langue ; mais en règle générale, il en est comme nous avons dit ; car la nécessité qui conditionne l'origine et le développement de la nature en aucun cas n'admet d'os compact et de chair épaisse avec, en même temps, une

La tête

grande acuité sensorielle. C'eût été avant tout la composition de la tête qui eût présenté ces qualités réunies, si elles eussent pu coexister, et le genre humain portant haut une tête charnue, gainée de tendons et robuste, eût joui d'une vie deux fois ou

même plusieurs fois plus longue, avec plus de santé et moins de souffrances qu'actuellement. Mais les ouvriers de notre genèse se sont demandé s'ils produiraient une espèce vivant plus longtemps, mais moins bonne, ou une vivant moins longtemps, mais meilleure tout bien compté, ils furent tous d'avis qu'à une vie plus longue mais médiocre, une vie plus brève, mais supérieure, était pour tout être, à tous égards, préférable. Aussi est-ce d'un os mince qu'ils ont fait la tête sans la revêtir de chairs ni de tendons, puisqu'aussi bien elle ne contient pas d'articulation. C'est en vertu de tout cela qu'il y a plus de sensibilité et plus d'intelligence, mais aussi beaucoup plus de fragilité, en tout homme, dans la tête, dont a été surmonté son corps. Quand aux tendons, c'est pour cette raison pareillement que le dieu les a disposés au bas de la tête, en rond autour de la nuque, et les y a assujettis symétriquement, se servant d'eux pour attacher les pointes des maxillaires au-dessous du visage : les autres tendons il les a dispersés par tous les membres pour former la jointure des articulations. Quant à ce qui nous sert de bouche, c'est en raison du nécessaire tout comme du meilleur que les dents ; la langue et les lèvres y ont été ordonnées par nos ordonnateurs en leur actuelle disposition ; ils en ont aménagé l'entrée en vue du nécessaire, la sortie en vue du meilleur : nécessaire est en effet tout ce qui y entre, par l'aliment qu'il apporte au corps mais le flot des paroles, qui s'épanche au-dehors et se met au service de la pensée,

est le plus beau et le meilleur de tous les épanchements. Cependant, la tête n'était qu'une boîte osseuse qu'on ne pouvait laisser ainsi déplumée, en raison des excès alternants des saisons ; et quant à la recouvrir, on ne pouvait non plus se désintéresser de la voir devenir, sous l'amas des chairs, stupide et insensible. Or, la substance de la chair ne se desséchait pas complètement : elle se recouvrait d'une

d) La peau

pellicule, dont les dimensions assez lâches l'enveloppaient sans y adhérer, c'est ce qu'on appelle maintenant la peau. Cette peau, grâce à l'humeur qui baigne l'encéphale, parvint à rejoindre ses bords, à les unir par bourgeonnement circulaire, à revêtir ainsi toute la tête ; l'humeur suintait par les sutures du crâne et humectant la peau, la referma sur le sommet de la tête comme d'un nœud coulissé. Quant au dessin varié des sutures, il provient de la réaction des révolutions intellectuelles au flux de la nourriture : plus ces mouvements se combattent, plus il y a de sutures : autrement il y en a moins. Or, cette peau, sur tout son pourtour, fut ponctuée par le feu de la divine substance encéphalique ; par ces trous, l'humeur sortait à travers la peau et ce qu'elle contenait de liquide et de chaud à l'état pur s'échappait. Mais ce qui était mélange des éléments mêmes

Les cheveux

qui constituaient la peau, soulevé par le passage des parties subtiles, s'étirait en longueur, en gardant la finesse qu'avaient les petits trous ; mais le progrès était si lent que ces fils, refoulés par l'air environnant, retournaient s'enfoncer sous la peau, s'y pelotonnaient pour y prendre racine. Voilà par quelles modifications l'espèce des cheveux, dans la peau a pris naissance ; elle est de même nature que la peau ; elle se présente en filaments ; mais elle est plus dure et plus dense du fait de la compression qu'elle a subie par réfrigération, au moment où, s'écartant de la peau, chaque cheveu s'est trouvé refroidi et compressé. C'est avec cela que notre auteur a rendu notre tête velue ; il a utilisé les facteurs que nous avons dits, ayant considéré qu'au lieu de chair c'était là la protection qu'il fallait pour la sécurité de l'encéphale. Elle était légère, été comme hiver capable de fournir ombrage ou abri sans jamais devenir pour la vivacité des sensations obstacles ou empêchements. Enfin, dans cet entrelacement de tendons, de peau et d'os dont sont faits les doigts, un mélange de ce trois substances, desséché fit d'elles toute une combinaison de la peau durcie ; au moyen de ces causes accessoires eut lieu sa fabrication, mais la cause principale s'en trouve dans la pensée : c'est en vue des

Les ongles

êtres à venir que cette combinaison a été formée. Il devait en effet des hommes naître un jour des femmes et autres bêtes sauvages ; c'est ce que savaient ceux qui nous ont constitués, et ils n'ignoraient certes pas non plus l'utilité des ongles, et que bien des animaux pour bien des usages, en auraient besoin ; aussi, dans les hommes mêmes, dès leur naissance, ont-ils ébauché la genèse des ongles. Voilà par quel raisonnement et pour quels motifs ils ont fait croître la peau, les cheveux, et aux extrémités des membres, les ongles.

III. - PHYSIOLOGIE

a) Rôle du végétal

Voilà donc du vivant mortel toutes les parties, tous les membres joints par la Nature. Or, sa vie c'est au feu, au soleil et au vent que la nécessité lui imposait de la mener. Aussi, consumé, épuisé par ces agents, allait-il dépérir, quand les dieux lui ménagent un secours. Une nature née en même temps que la nature humaine est mêlée par eux à d'autres formes et à d'autres sensations, de manière à donner une autre sorte de vivants, qu'ils vont planter : ce sont aujourd'hui les arbres, plantes et graines domestiques cultivés par le travail des champs ; ils nous sont appropriés ; mais primitivement, il n'y avait que les espèces sauvages qui sont plus

anciennes que les espèces domestiques. Tout être en effet, quel qu'il soit, qui a part à la vie, a droit d'être appelé très justement vivant : or il a part, précisément, celui dont présentement nous parlons, à la troisième espèce d'âme, celle que nous disons installée entre le diaphragme et le nombril, et à laquelle il ne revient ni opinion, ni raisonnement, ni intelligence aucune, mais seulement sensation agréable ou douloureuse, avec des appétits. De sa passivité, en effet, un tel être ne sort jamais : tourner sur soi autour de soi, repousser le mouvement d'origine extérieure et n'user que du sien propre, y voir en soi et raisonner voilà qui n'est pas dans sa nature, ce que ne lui a point accordé sa genèse. Aussi vit-il, et n'est-il pas autre chose qu'un vivant ; mais immobile et enraciné, il demeure fixe, privé qu'il est de se mouvoir par soi.

b) L'appareil circulatoire

Ainsi, toutes les espèces végétales les plus puissantes les ont plantés pour notre nourriture à nous, plus faibles, après quoi, dans notre corps même ils ont mis un réseau vasculaire ; ils y ont creusé des canaux comme dans les jardins, afin qu'il fut irrigué, comme par les dérivations d'un cours d'eau. En premier lieu, conduits cachés sous la jonction de la peau et de la chair, ils ont creusé les deux veines dorsales : double se trouvait être en effet le corps, ayant une droite et une gauche. Ils les firent descendre le long de l'échine, comprenant entre elles la moelle génitale, afin qu'elle eut la plus grande vigueur, et pour que vers les autres parties du corps d'écoulement, à partir de là, fut facile, en raison de la pente, et que l'inondation portât partout une humidité uniforme. Après cela, pour entourer la tête, ils ramifièrent les veines, afin que chacune d'elles allât s'entrelacer avec celle d'en face ; ils en croisèrent les ramifications dirigeants vers la gauche celles qui venaient de la droite du corps, celles qui venaient de gauche vers la droite ; leur but était double : ces vaisseaux devaient avec la peau servir de liens pour attacher la tête au corps, puisque d'une ceinture de tendons, par son sommet, elle n'était point sertie ; et ne fallait-il pas aussi que l'impression des sens, venue d'un côté ou de l'autre, par le corps tout entier s'allât manifester.

c) L'appareil respiratoire

L'installation faite, ils préparèrent l'adduction du liquide, de la manière à peu près que voici ; mais nous la saisissons plus aisément si nous venons d'abord de ces points : tous les corps constitués de parties plus petites retiennent les parties plus grandes, mais ceux qui sont constitués de plus grandes ne peuvent retenir les plus petites ; or, le feu est de tous les corps celui qui est fait des plus petites parties, d'où il suit que l'eau, la terre, l'air et tous leurs composés sont traversés par lui, et que nul corps ne le peut retenir. C'est la même chose qui se passe touchant la cavité qui est en nous ; il faut considérer que les aliments et les boissons qui y tombent y sont retenus, mais que l'air inspiré et le feu, étant faits de parties plus petites que celles qui entrent dans sa propre constitution, ne peuvent l'être de même. C'est d'eux par conséquent, qu'a fait usage le dieu pour amener de la cavité aux veines le liquide : une vannerie d'air et de feu, pareille aux nasses, par lui fut tissée ; elle avait à son entrée deux entonnoirs, dont l'un en outre était tressé pour se terminer en fourche ; à partir de ces entonnoirs il tendit comme des joncs, qui en tous sens traversaient la nasse pour en rejoindre la surface. Or, tout ce réseau intérieur de la nasse, il l'a constitué de feu, les entonnoirs et la cage, il les a faits de même nature que l'air ; et, saisissant cet appareil, il l'a adapté sur le vivant qu'il venait de façonner en s'y prenant comme ceci : l'un des entonnoirs fut engagé dans la bouche ; comme c'était celui qui est fourchu, une branche par la trachée descendit dans le poumon, l'autre dans la cavité en longeant la trachée, l'autre entonnoir fut partagé eut un double engagement, suivant les deux conduits du nez, et un débouché unique dans le premier, de sorte que si par la bouche ne pouvait se faire le passage, par cette nouvelle voie tous les conduits aussi de l'autre pussent être remplis.

d) Mouvements de l'appareil respiratoire

Le reste de la nasse, la cage elle-même, le dieu l'a fait se développer autour du tronc, la partie creuse de notre corps, et à tout cet appareil il a permis tantôt de refluer avec souplesse dans les entonnoirs puisque c'est de l'air, tantôt au contraire, ce sont

les entonnoirs qui se retournent à l'extérieur, et la vannerie, grâce à la perméabilité du corps, s'enfonce à travers jusqu'à l'intérieur, puis elle revient en place ; quant aux rayons de feu attachés à l'intérieur, ils suivent les allées et venues de l'air dont elle est faite, et, aussi longtemps que le vivant mortel garde sa constitution, il n'y a pas de répit à ce processus. C'est à ce genre de mouvement que l'auteur des appellations a donné, disons-nous, les noms de respiration et d'expiration. Toute cette alternative d'action et de passion a été donnée à notre corps pour que, irrigué et rafraîchi il pût se nourrir et vivre : en effet, dans les deux sens de sa traversée, la respiration est escortée par le feu noué à l'intérieur ; celui-ci, par cette fluctuation incessante, s'infiltre dans la cavité, et se saisit des aliments et des boissons ; alors il les dissout, les divise en petites parties ; puis, par les pores où il circule il les entraîne en tous sens, les puisant comme à une source pour les déverser dans les conduits, dans les veines ainsi, comme dans une canalisation, à travers tout le corps il fait ruisseler les dérivations des veines.

e) Mécanisme de la respiration

Revenons à la respiration, et voyons en le fonctionnement : par l'utilisation de quelles causes s'est-il établi tel qu'il est à présent ? Voici la réponse : du moment qu'il n'est point de vide où se puisse transporter et introduire un corps et comme le souffle

se transporte et sort de nous, cette conséquence dès lors saute aux yeux de tous, qu'il ne s'en va pas dans le vide, mais que c'est l'air voisin qu'il déplace et qu'il pousse ; ainsi poussé, celui-ci chasse à son tour l'air voisin, et ainsi de suite : et d'après cet effet nécessaire, toute une trainée circulaire se trouve poussée vers la place d'où est sorti le souffle, elle s'y introduit, la remplit, se précipite après le souffle, et cette transmission s'effectue instantanément, comme dans une roue qu'on tourne du fait qu'il n'y a point de vide. Par suite, dès que la poitrine et le poumon exhalent le souffle, aussitôt l'air qui entoure le corps pénètre à travers le tissu peu serré des chairs, s'infiltre sous la pression du train circulaire et vient de nouveau se remplir ; puis, quand il s'en retourne, cet air, et traverse le corps pour sortir, il fait rentrer la respiration, sa poussée circulaire refoule le souffle dans le passage de la bouche et des narines. La cause initiale de ces mouvements est, il faut l'admettre, celle-ci : dans tout le vivant, les parties internes, celles qui entourent le sang et les veines, sont ce qu'il y a de plus chaud ; c'est comme s'il y avait en lui quelque source de feu. C'est ce que signifiait notre comparaison avec le tissu d'une nasse dont le réseau tendu à l'intérieur est tressé entièrement de feu, tandis que toutes les surfaces le sont d'air. Or, le chaud, de sa nature, s'évade, il faut en convenir, vers son lieu propre, se dirige vers ce qui est de même nature que lui, mais comme il y a deux issues, l'une à travers le corps dans le sens de l'extérieur, l'autre par la bouche et le nez lorsqu'il se précipite vers l'une, la poussée circulaire s'exerce sur l'autre : l'air poussé à l'intérieur y rencontre du feu et s'échauffe, tandis que celui qui sort se refroidit. Il y a ainsi échange de chaleur c'est au voisinage de l'autre issue qu'il fait maintenant le plus chaud ; aussi est-ce de ce côté-là que penche en retour ce qui est plus chaud pour aller rejoindre sa propre nature. Et ce faisant, il exerce une poussée circulaire sur ce qui est vers la première issue. C'est donc la même impulsion qui est subie, la même qui est restituée sans cesse ; un cycle se met ainsi à osciller d'un point à un autre par l'effet de cette alternative, et c'est ce qui donne naissance à la respiration et à l'expiration.

f) Exemple du même mécanisme

De même pour les effets des ventouses médicinales, leur explication ainsi que celle du mouvement des projectiles, tant de ceux qu'on lance en l'air que ceux qui roulent par terre, c'est dans le même sens qu'il la faut chercher; c'est le cas aussi des sons qui, suivant qu'ils sont rapides ou lents, paraissent aigus ou graves et qui arrivent à nous tantôt discordants, en raison de la non-uniformité du mouvement qu'ils produisent en nous, tantôt concordants, en raison de son uniformité. En effet, les premiers qui arrivent sont les plus rapides, suivis par les plus lents; quand les mouvements qu'ils ont suscités en nous commencent à se ralentir et tombent à la vitesse des incitations que, dans la suite, l'arrivée des plus lents leur apporte, alors ces derniers les rattrapent: les rattrapant dans ces conditions, ce n'est pas un mouvement différent dont ils vont recouvrir et troubler le premier; mais le début de leur excitation plus lente va se rattacher à la plus rapide en déclin et tombée à la même vitesse qu'elle, pour produire l'unité d'une impression mixte, composée d'aigu et de grave. C'est ainsi qu'ils procurent plaisir aux insensés, aux biens sensés joie spirituelle, par l'imitation de la divine harmonie qu'ils réalisent en des mouvements mortels. De même en va-t-il pour le mouvement des cours d'eau et aussi pour la chute de la foudre et les merveilleux effets de l'ambre qui attire, ainsi que les pierres d'Héraclès en tous ces faits, il n'est jamais aucune attraction: mais c'est qu'il n'est aucun vide, et que ces objets exercent les uns sur les autres une poussée circulaire, se séparent et se réunissent pour revenir tous, après permutation, chacun à sa place; ce sont ces modifications mutuellement combinées, qui produisent ces effets magiques; voilà ce qu'à méthodiquement chercher, on découvrira.

g) Digestion et assimilation

Ainsi pour la respiration, d'où est partie cette digression, la façon dont elle s'opère et les causes qui la produisent ont été exposées ci-dessus. Or, le feu divise les aliments; ses fluctuations à l'intérieur du corps suivent celles du souffle. Dans cette fluctuation

commune, il remplit les veines aux dépens de la cavité, où il puise les aliments par lui divisés; et c'est ce qui fait que par tout le corps chez tous les vivants, les flots de la nourriture vont ainsi porter leur inondation. Or, fraîchement cueillis et empruntés à des congénères, soit des fruits, soit des herbes, qu'un dieu à cette fin précise a pour nous plantés, pour être nourriture, ces aliments divisés prennent par leur mélange des couleurs bariolées; mais c'est la couleur rouge qui principalement s'y répand; du feu, exerçant son action incisive et imprimant sa marque dans l'humide, elle est l'ouvrage et la caractéristique. Aussi bien, le liquide qui circule par le corps a-t-il la couleur et l'aspect que nous venons de décrire; nous l'appelons le sang; pâture des chairs et du corps entier, c'est de lui que toutes les parties qu'il irrigue tirent de quoi combler leurs vides, réparer leurs pertes. Or, la manière dont s'accomplit réparation ou déperdition est pareille à ce qu'est dans le Tout le transport de toute chose, par quoi chacune, suivant sa nature; se porte vers sa masse propre. Il faut savoir, en effet, que les choses extérieures qui nous environnent, ne cessent de nous dissoudre et de distribuer nos ingrédients, les expédiant respectivement vers le genre où ils s'apparentent; mais en compensation, les ingrédients du sang finement morcelés au-dedans de nous et qu'enveloppe, telle la voûte céleste, l'organisme de chaque vivant, sont eux-mêmes contraints d'imiter le transport qui s'effectue dans le Tout; vers ce qui est de même nature se portent donc respectivement les parcelles de l'intérieur et le vide qui s'était fait se trouve de nouveau comblé. Lors donc que le courant réparateur est dépassé par les pertes, l'être entier dépérit; quand c'est l'inverse, il s'accroît. Or, quand du vivant entier l'organisme est jeune, qu'il a des triangles encore tout neufs, comme sortant de chantier, dont sont formées ses substances constitutives, celles-ci possèdent un robuste agencement de leurs surfaces élémentaires entre elles, mais la consistance de sa masse entière est tendre, car il est fraîchement né de la moelle et nourri au lait. Ainsi les triangles qu'il enveloppe, en lui de

l'extérieur introduits, tous ceux dont sont faits les aliments et les boissons, étant plus vieux et plus faibles que ses propres triangles, ce sont les siens, tout neufs, qui prennent le dessus en les dissociant, et c'est ce qui fait grandir le vivant, nourri de tous ces éléments assimilés aux siens. Mais, quand le radical qui groupe les triangles en nous se disloque par tant de combats, depuis tant d'années contre tant d'ennemis combattus, ceux qui entrent avec la nourriture ne peuvent plus être dissociés et assimilés aux éléments de l'organisme; ce sont eux au contraire qui, par les triangles introduits de l'extérieur, sont aisément divisés; on voit dépérir le vivant entier, vaincu dans cette lutte, et c'est vieillesse qu'on nomme cet état. Finalement, quand les liens qui ajustent entre eux les triangles de la moelle ne peuvent plus tenir, distendus par la fatigue, ils laissent se relâcher à leur tour les liens de l'âme, et celle-ci délivrée selon le cours de la nature, joyeusement s'envole. Tout ce qui, en effet, est contraire à la nature est douloureux, mais ce qui arrive selon l'ordre naturel est doux. C'est ainsi que la mort, d'après cela, si elle arrive par suite de maladies ou par l'effet de blessures, est douloureuse et violente; mais celle qui vient avec la vieillesse et achemine vers un fin naturelle est la moins pénible des morts, et c'est plutôt de joie qu'elle s'accompagne que de chagrin.

IV. - PATHOLOGIE

a) Le déséquilibre des éléments

ou s'il y a entre eux substitution, qu'ils quittent leur place propre pour celle d'un autre, ou encore, puisqu'il est du feu et des autres genres plus d'une variété, accueillir en soi, de chacun, celle qui n'y convient pas, ces accidents et tous ceux de cette sorte sont cause de troubles et de maladies : Quand en effet, la nature est contrariée par la formation ou la substitution de chacun d'eux, on voit s'échauffer les parties qui étaient auparavant refroidies; celles qui étaient sèches, dorénavant deviennent humides; ainsi des légères et des lourdes; de toutes ses propriétés l'être subit un total renversement. Il est requis, en effet, disons-nous, que du même pour du même, au même endroit, en même forme et en juste proportion entre et sorte, pour que l'organisme puisse identique à lui-même, demeurer sain et bien portant tout ce qui détonne et s'écarte de ces conditions dans les entrées et sorties produira les altérations les plus variées, des maladies et des ruines en nombre infini.

b) La dégénérescence des tissus

le sang, lui aussi bien que d'une autre manière, provient des mêmes éléments : or, par ailleurs, et pour la plupart, les maladies ont l'origine que nous avons dite; mais les plus graves de toutes, voici comment arrivent leurs redoutables accidents. Quand se renverse le processus qui donne naissance à ces combinaisons complexes, celles-ci alors sont atteintes de corruption. Dans l'ordre naturel, en effet, les chairs et les tendons naissent du sang : les tendons, de ses fibres, en raison de leur nature commune; les chairs, du résidu qui se coagule en se séparant des fibres. Des tendons et des chairs suite à son tour un corps visqueux et gras; il sert à la fois à coller la chair contre la substance des os, et l'os même qui entoure la moelle c'est lui qui le nourrit et le fait croître. Quant à l'espèce des triangles qui peut filtrer à travers la densité des os; elle est la plus pure, la plus lisse, la plus onctueuse; en s'écoulant des os et en distillant, elle vient arroser la moelle. Quand c'est suivant cet ordre que se forme chacune de ces substances, c'est la santé qui s'ensuit le plus souvent; les maladies, quand l'ordre est renversé. Lorsqu'en

D'où les maladies, maintenant, proviennent-elles, c'est ce que, sans doute, chacun peut voir. Il est en effet quatre genres qui entrent dans la composition du corps : la terre, le feu, l'eau et l'air; or, si contre le vœu de la nature, ils sont en excès ou en défaut,

Mais, comme il est encore des combinaisons secondes que la Nature a combinées, un second ordre de considérations sur les maladies se présente à qui les entend bien considérer. La moelle, en effet, l'os, la chair, le tendon sont formés de telles combinaisons,

Dégénérescence de la chair Formation des humeurs

ainsi que de principes acides et saumâtres; il charrie toutes sortes de bile, de sérum et de pituite. A rebours, en effet, sont produites toutes ces humeurs, et de leur corruption, c'est le sang d'abord qu'elles empoisonnent; puis n'ayant plus d'elles-mêmes aucune nourriture à procurer au corps, elles circulent partout dans les veines, sans garder la régularité des périodes naturelles; elles sont réciproquement ennemies, ne se pouvant rendre aucun service mutuel; à ce qui dans le corps est normalement constitué et demeure à sa place, elles sont hostiles par leur action corruptrice et dissolvante. Or, les portions de la

chair qui sont très vieilles lorsqu'elles se dissolvent sont devenues rebelles à cette digestion, et elles noircissent sous l'action prolongée des caustiques; ainsi rongées de toutes parts, elles deviennent amères et produisent un effet redoutable sur toute

La bile

partie du corps qui n'est pas encore corrompue. Tantôt, au lieu d'amertume, c'est de l'aigreur que reçoit cette couleur noire par une plus grande subtilisation de l'amer, tantôt l'amertume, elle, plongée dans le sang prend une couleur plus rouge, et comme le noir encore s'y mêle, elle apparaît verdâtre; ou bien encore, c'est la couleur dorée qui se mélange avec l'amertume, lorsque de la chair jeune se dissout sous le feu de l'inflammation. Il est un nom commun pour toutes ces productions; des médecins sans doute, les ont dénommées bile, à moins que ce ne fût un homme capable d'apercevoir une pluralité d'objets dissemblables et d'y découvrir, inhérent à tout, un genre unique, méritant une dénomination; pour le reste, autant on reconnaît d'espèces de bile, d'après sa couleur chacune d'elles a reçu une désignation propre. En fait de sérums, celui

du sang est une liqueur douce; celui de la bile noire et aigre en est une maligne, lorsqu'il se mélange par l'action de la chaleur avec un principe saumâtre : on appelle pituite aigre une pareille combinaison. Supposons maintenant qu'avec de l'air se

Les pituites

combine le résultat de la décomposition d'une chair jeune et tendre; ce produit est soufflé, et l'air s'y loge dans des enveloppes humides des bulles se forment de cette façon; une par une, elles sont invisibles en raison de leur petitesse; mais toutes ensemble, la masse qu'elles fournissent est visible; elles offrent à la vue, du fait de l'écume qu'elles produisent, une couleur blanche; toute cette décomposition de chair tendre, entremêlée de souffle, est ce que nous appelons pituite blanche. Quand la pituite à son tour, est nouvellement formée, sa liqueur donne la sueur et les larmes ainsi que toutes les autres humeurs que le corps chaque jour déverse en se purgeant. Or, il va de soi que toutes ces humeurs se font les instruments des maladies, lorsque le sang au lieu de s'enrichir des aliments et des boissons, comme le veut la nature, tire sa masse de principes contraires, au mépris des lois de la nature.

Quand donc toutes les parties de la chair sont ainsi ravagées par la maladie, si cependant leurs fondements subsistent, le fléau n'a que moitié de sa puissance : elles ont encore, en effet, de quoi se réparer aisément; mais si la substance qui joint

b) Dégénérescence du périoste

les chairs aux os est atteinte, si elle-même cesse, se séparant des chairs ainsi que des tendons, de fournir sa nourriture à l'os, de servir à la chair de lien avec l'os, si, de grasse, lisse et visqueuse elle devient rude, saumâtre et sèche par l'effet d'un mauvais régime, alors, ainsi altérée, toute cette espèce retombe elle-même en désagrégation sous les chairs et les tendons et se détache des os. Les chairs s'arrachent de leurs racines et laissent les tendons nus et pleins de saumure; pour elles, elles retombent dans la circulation du sang, et les effets morbides précédemment décrits en sont

multipliés. Cependant, si redoutable que soient ces affections corporelles, plus graves encore sont celles qui ont une origine plus profonde. Lorsque l'os en effet, à cause de la densité de la chair, ne peut prendre une respiration suffisante, en moisissant il s'échauffe, se carie et n'absorbe plus sa nourriture; mais en retour, c'est lui qui, d'un mouvement contraire, se convertit en elle en se désagrégeant;

De l'os

quant à elle, elle se tourne en chairs, et la chair retombant dans le sang, produit alors des effets morbides tous plus rudes que les précédents. Mais

De la moëlle

la dernière extrémité du mal, c'est quand la substance de la moelle souffre du défaut ou de l'excès de quelque principe; c'est là ce qui amène les plus graves des maladies, les principales causes de mort; car c'est alors toute la substance de l'organisme qui nécessairement évolue à rebours. Il est encore une troisième classe de maladies, que l'on doit expliquer par une triple origine, les unes par le

c) Maladies causées spécifiquement

souffle, d'autres par la pituite, d'autres par la bile. Lorsqu'en effet le distributeur des souffles dans le corps, les poumons ne leur offre point des passages nets, étant obstrué par des rhumes, ici, le souffle n'arrive point, là au contraire il pénètre en plus grande quantité qu'il ne convient; ainsi, les régions qui n'obtiennent pas leur rafraîchissement se consomment, tandis qu'ailleurs le souffle dilate violemment les veines, les tord avec force, cause du désordre dans le corps et va s'emprisonner au beau milieu, là où est le diaphragme; un grand nombre de maladies ont cette origine; elles sont douloureuses, s'accompagnent de sueur abondante, et se rencontrent fréquemment. Fréquemment aussi à l'intérieur du corps, la décomposition de la chair donne naissance à du vent; et comme il ne peut trouver un chemin pour sortir il provoque les mêmes douleurs qu'une accumulation d'air venu de l'extérieur; mais auprès des tendons et de leurs petites veines, gonfle sa masse, et qu'ainsi les muscles extenseurs des bras et les tendons qui y adhèrent subissent une contraction qui les ramène derrière le dos du patient. C'est justement de cette tension qu'elles font subir que ces maladies tirent leurs noms de tétanos et d'opisthotonos. Le remède d'ailleurs en est malaisé; ce sont en fait des fièvres qui, survenant dans de telles affections sont le mieux pour en délivrer. Quant à la pituite blanche, le vent contenu dans ses bulles la rend dangereuse si elle reste dans le corps mais si elle se trouve à s'exhaler au dehors, elle est plus bénigne; elle bariole seulement le corps, y fait venir des taches blanches, des

par le souffle

dartres et d'autres affections de même nature. Si enfin, mélangée avec de la bile noire, elle se répand parmi les révolutions qui s'accomplissent dans la tête, fonctions les plus divines, et y jette le trouble, pendant le sommeil l'accès est moins violent mais, si l'attaque a lieu à l'état de veille, il est plus difficile de s'en défaire; et cette maladie, qui atteint l'élément sacré de notre nature, c'est à très bon droit qu'on l'appelle « sacrée ». La pituite aigre et saumâtre est la source de toutes les maladies qui se manifestent par du catarrhe; mais comme les lieux où se produit l'écoulement sont très divers, elles ont reçu une grande variété de noms.

par la pituite

Toutes les fois, maintenant, qu'il y a, comme on dit, inflammation dans le corps (le mot vient de échauffer, enflammer) c'est toujours la bile qui est en cause. Si elle trouve une échappée au dehors, par toutes sortes d'abcès elle se décharge et bout; mais, si elle est emprisonnée à l'intérieur, elle provoque une foule de maladies brûlantes dont la plus grave a lieu quand la bile se mêle au sang pur et que des éléments fibrineux elle brouille la disposition. Ceux-ci sont distribués dans

par la bile

le sang afin qu'il tienne une juste proportion de fluidité et de consistance et pour éviter que, liquéfié par la chaleur, il ne s'épanche du corps trop perméable, ou inversement que, trop épaissi et privé d'agilité, il n'ait peine à circuler dans les veines. C'est cet équilibre que les fibres du sang sont naturellement faites pour conserver: même du sang pris sur un mort et en train de se refroidir, si on en ramasse ensemble les fibres, tout le sang qui reste demeure liquide; les laisse-t-on de nouveau s'y répandre, bien vite, avec l'aide du froid environnant, elles le font coaguler ? Telle est la fonction des fibres dans le sang; la bile, de sa nature, est du sang vieilli et, par la dissolution des chairs, elle retourne au sang; elle est d'ailleurs chaude et fluide. C'est en petite quantité qu'elle y arrive tout d'abord; aussi est-elle coagulée par la vertu des fibres; coagulée et de vive force éteinte, elle provoque refroidissement et tremblements intérieurs. Puis, si elle arrive à flots plus abondants, grâce à la chaleur qui est en elle elle triomphe des fibres; elle les met en désordre, et de ses bouillons les agite; et, si elle devient capable de triompher jusqu'au bout, elle parvient jusqu'à la substance de la moëlle; brûlante, elle délire de l'âme, là retenue, tel un vaisseau, par ses amarres, et la remet. Mais quand elle est moins abondante et que le corps résiste à la dissolution, c'est elle qui est maîtrisée; alors, ou bien de par le corps elle s'élimine, ou bien par les veines elle est refoulée dans le bas ventre ou l'estomac, puis, tel un banni d'une cité en révolte, du corps elle est évacuée, produisant diarrhées et toutes les maladies de cette sorte. Par ailleurs, quand le corps souffre principalement par excès de feu cela produit des ardeurs et des fièvres continues; l'excès d'air, des fièvres quotidiennes; les fièvres tierces proviennent d'un excès d'eau, l'eau étant plus lente que l'air et que le feu. Quant à la terre, comme des quatre elle est la plus lente, c'est des fièvres quartes qu'elle est cause, dont on ne se débarrasse qu'à grand-peine.

Les fièvres

d) Les maladies de l'âme

Pour les maladies qui affectent le corps, voilà d'où résulte leur apparition; quant à celles de l'âme, elles ont pour cause l'état du corps et se produisent comme suit. La maladie de l'âme, c'est, il faut en convenir, la déraison; et il est deux sortes de déraison, l'une qui est la folie, l'autre l'ignorance. Par conséquent, tout ce qu'on ne peut ressentir sans éprouver l'un ou l'autre accident doit être appelé maladie; c'est ainsi que les plaisirs et les douleurs qui ont de l'excès doivent être, entre les maladies, tenues pour les plus graves qui affectent l'âme. L'homme en effet, quand il est trop en jouie, ou celui au contraire que la douleur accable, impatient ce qu'il choisit est hors de saison, de même ce qu'il évite; il ne peut ni voir ni entendre rien de droit; c'est un forcené; d'avoir part au raisonnement il n'est alors point du tout capable. Or, celui chez qui le sperme vient à foison ruisseler autour de la moëlle, ce qui fait une nature comparable à un arbre d'une fertilité démesurée, celui-là éprouve à toute occasion maints tourments, maintes voluptés aussi dans ses convoitises et les fruits qu'elles donnent; il est en folie pendant la majeure partie de sa vie, par l'excès de ses plaisirs et de ses douleurs; il a l'âme malade et insensée du fait de son corps; malgré cela, ce n'est point comme un malade, mais comme un méchant de son gré qu'on le veut regarder. La vérité, c'est que le dérèglement de la luxure provient pour la plus large part des propriétés d'une substance que la porosité des os laisse ruisseler dans le corps, l'inonder, au point d'entraîner une maladie de l'âme. Et de même, à peu près tous les défauts que l'on appelle intempérance dans les plaisirs et dont on fait reproche, comme s'ils venaient de leur gré, aux méchants sont autant de reproches injustifiés; méchant, en effet, nul ne l'est de son gré, mais c'est par quelque vice de constitution corporelle, ou par la maladresse de ceux qui l'ont élevé, que le méchant devient méchant; or, à tout homme, ce sont là des accidents contraires et qui ne lui arrivent que contre son gré. Et inversement, en ce qui est des douleurs, l'âme pareillement y trouve, provenant du corps une

abondante source de maux. Lorsqu'en effet, aigres ou salines, les pituites et tout ce qu'il y a de sucres amers et bilieux errent parmi le corps et ne trouvent pas d'échappée au dehors, mais que, roulant à l'intérieur elles mêlent leurs vapeurs au mouvement de l'âme et se confondent entre elles, alors elles provoquent toutes sortes de maladies de l'âme plus ou moins graves, plus ou moins nombreuses; se portant vers les trois sièges de l'âme selon celui qui est atteint par leurs espèces diverses elles y mettent toutes les nuances des formes variées de l'acrimonie et de l'abattement, les nuances de la témérité et de la lâcheté, celles enfin de la fugacité et de la paresse d'esprit. En plus de cela, qu'à cette mauvaise constitution physique s'ajoutent de mauvaises institutions politiques et des propos tels qu'on tient dans les cités, en privé ou en public et qu'en outre, des études qui peuvent remédier à ces maux, nul ne songe à aborder dès la jeunesse l'étude, voilà comment méchants, tous, nous le devenons, méchants par deux causes bien involontaires. Ceux qu'il en faut accuser ce sont les auteurs de la naissance, toujours plutôt que les enfants nés d'eux; puis ceux qui les élèvent, plutôt que les élèves eux-mêmes; chacun doit s'efforcer, cependant, autant qu'il le peut, par son régime moral, par ses pratiques et ses études, de fuir le vice et de choisir le contraire ? Ce sont là toutefois propos d'une autre sorte.

V. - THERAPEUTIQUE

qui retienne notre discours. Tout ce qui est bien, sans nul doute, est beau; or, le beau n'est point sans mesure; un vivant, par conséquent, pour se bien porter, posons qu'il lui faut de justes mesures. Or, en fait de mesures et de proportions, dans les petites choses nos sens les discernent et nous en faisons le compte; mais, dans les choses principales et les plus grandes, nous sommes incapables de ce compte. Pour ce qui touche en effet à la santé et à la maladie, à la vertu et au vice, il n'est point de proportion ou de disproportion plus importante que celle de l'âme elle-même par rapport au corps lui-même; or, nous ne nous en apercevons nullement, nous n'en avons pas même idée. Cependant, une âme vigoureuse et grande à tous égards, quand elle est livrée à un physique trop faible et trop petit ou quand l'inverse se produit dans l'assemblage des deux, point n'est beau dans son entier le vivant, disproportionné qu'il est sous le rapport des plus importantes proportions; mais, dans le cas contraire, de tous les spectacles il est, pour qui sait le contempler, le plus beau et le plus aimable. Un exemple des jambes trop longues (ou tout autre trait trop accusé qui détruit la mesure du corps en lui-même) non seulement le rendent laid, mais encore, quand il prend part à des travaux, lui occasionnent bien des fatigues, bien des tiraillements, et même, parce qu'il va de travers, des chutes; toutes sortes de maux dont il est pour lui-même la cause; il en va de même, nous devons nous en pénétrer, pour le composé de deux substances que nous appelons un vivant. Quand c'est en lui l'âme qui est plus puissante que le corps et s'exaspère, elle l'agite tout entier de l'intérieur et l'emplit de maladies; lorsqu'elle se jette avec contention dans des études ou des recherches, elle le consume; ou encore, s'adonnant à la leçon orale et à la controverse, publiques ou privées, dans les disputes et la rivalité qui s'ensuivent, elle chauffe le corps et l'ébranle; elle y amène des catarrhes des soi-disant médecins elle trompe la plupart, leur faisant incriminer des causes étrangères. Quand c'est au contraire un corps énorme, trop grand pour l'âme, qui se trouve naturellement uni à un esprit médiocre et faible, comme il est par nature en l'homme deux sortes d'appétit, l'un qui vient du corps et a pour objet la nourriture, l'autre de la partie en nous la plus divine et épris de pensée pure, alors, les mouvements du principe le plus fort l'emportent et accroissent leur part; ce qui est l'âme, elles le rendent stupide, rebelle à

a) La proportion entre l'âme et le corps

Mais pour répondre à ce qui précède, voyons les soins à donner au corps et aux esprits, les moyens d'en garder la santé; c'est une réplique naturelle et opportune à apporter maintenant. Il est plus juste en effet que ce soit le bien, plutôt que le mal, Mais pour répondre à ce qui précède, voyons les soins à donner au corps et aux esprits, les moyens d'en garder la santé; c'est une réplique naturelle et opportune à apporter maintenant. Il est plus juste en effet que ce soit le bien, plutôt que le mal, Mais pour répondre à ce qui précède, voyons les soins à donner au corps et aux esprits, les moyens d'en garder la santé; c'est une réplique naturelle et opportune à apporter maintenant. Il est plus juste en effet que ce soit le bien, plutôt que le mal,

l'étude et prompt à l'oubli elles provoquent la plus grave des maladies, l'ignorance. Il n'est qu'un seul et même salut pour les deux parties de notre être: c'est de ne mouvoir ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme, afin que, se défendant l'une contre l'autre, elles parviennent à l'équilibre et à la santé. Ainsi le mathématicien, ou celui qui applique fortement son esprit à quelque autre étude, doit donner aussi du mouvement à son corps et pratiquer la gymnastique; inversement, celui qui met ses soins à façonner son corps, doit en retour procurer des mouvements à son âme, par l'usage complémentaire de la musique et de toute philosophie sans cela, nul n'aura droit d'être appelé à la fois beau, à la fois bon, du moins en langage correct.

b) L'hygiène du corps

Ce sont ces mêmes règles qu'il faut suivre dans les soins spéciaux à l'âme et au corps, pour reproduire en chacun d'eux d'harmonie de l'ensemble. Le corps, en effet par les éléments qui y pénètrent est échauffé intérieurement et refroidi, et, inversement,

par les agents extérieurs, il est desséché et humecté; et toutes les modifications qui font suite à celles-là, il les subit par l'action combinée de ces mouvements internes ou externes. Si donc, demeurant en repos, on abandonne passivement son corps à ses mouvements, il est dominé par eux et détruit; si au contraire, de celle que nous avons appelée la berceuse et la nourrice de l'Univers on imite l'exemple, si à son corps avant tout on n'accorde jamais de demeurer en repos; et qu'on lui donne du mouvement, qu'on lui imprime sans cesse d'un bout à l'autre des secousses qui aux mouvements internes et externes opposent une réaction conforme à la nature; si, en outre, par des secousses bien réglées, aux qualités et aux parties qui errent parmi le corps on impose, suivant leur communauté de nature, une disposition et un arrangement réciproques, selon la formule employée plus haut à propos de l'Univers, alors on ne laissera pas l'ennemi, placé à côté de l'ennemi, engendrer dans le corps guerres et maladies; au contraire, l'ami placé à côté de l'ami deviendra facteur de santé. Or, de tous les mouvements, celui qu'on accomplit en soi et par soi est le meilleur mouvement; c'est celui qui, en effet, avec le mouvement de la pensée et celui de l'Univers a la plus grande parenté; le mouvement qui vient d'autrui est moins bon. Mais le pire de tous, c'est celui d'un corps couché et demeurant au repos, mais qui est mû dans ses parties par des actions étrangères. Aussi, de tous les moyens de purger et de restaurer le corps, le meilleur est-il la gymnastique; le second, le balancement que procurent la navigation et tous les véhicules où l'on ne se fatigue pas; la troisième espèce de mouvement peut rendre de grands services en cas de nécessité; mais en dehors de là un homme sensé n'y a jamais recours; c'est la médication par drogues purgatives. Les maladies, en effet, tant qu'elles se la médication par drogues purgatives. Les maladies, en effet, tant qu'elles ne présentent pas de graves dangers, ne doivent point être irritées par des drogues. Toute formation morbide, en effet, sous un certain rapport a de la ressemblance avec la nature des vivants. En ceux-ci, la réunion des parties s'effectue pour des délais de vue définis, propres à l'espèce entière, et, individuellement, chaque être vivant naît pour une durée de vie fixée par le sort, sauf accidents venus de la nécessité; c'est que les triangles aussitôt dès l'origine, en chacun s'unissent avec une force capable de suffire jusqu'à un temps donné, au-delà duquel ne saurait jamais se prolonger la vie. Il en va de même aussi dans la formation des maladies; lorsqu'en dehors du terme fixé dans le temps on la fait avorter par des drogues, ce sont à la fois des maladies graves au lieu de légères, multiples au lieu d'un petit nombre, qui ont coutume de se produire. Aussi, est-ce une cure dirigée et un régime qu'il faut à toutes les affections de cette sorte autant qu'on a le loisir de le suivre; mais il ne faut pas, à force de drogues, irriter un mal capricieux.

c) L'harmonie de l'âme

Pour ce qui est donc du composé vivant et de sa partie corporelle comment chacun doit-il en diriger la cure, se soumettant soi-même à sa direction propre, pour vivre le plus possible selon la raison, tenons-le pour dit; mais ce qui doit au juste avoir

la direction de la cure, c'est cela, plus encore et en premier lieu, qu'il faut apprêter autant qu'on peut, rendre aussi beau et aussi bon que possible pour son rôle de direction. Traiter cependant ce sujet en détail serait à soi seul matière suffisante pour un ouvrage distinct; toutefois, en hors-d'œuvre et pour faire suite aux considérations précédentes, il ne serait pas déplacé d'examiner un peu ce point et de conclure ainsi notre discours. Or, nous l'avons maintes fois répété, il est en nous trois sortes d'âme, ayant leurs trois demeures distinctes, et chacune se trouve avoir ses mouvements; de même, corrélativement, devons-nous maintenant, aussi brièvement que possible, déclarer que, si l'une d'entre elles reste dans l'inaction, si des mouvements qui lui sont propres elle s'abstient et qu'elle se repose, nécessairement elle devient très débile; celle au contraire qui s'entraîne en sa gymnastique acquiert la plus grande vigueur. Aussi faut-il prendre garde que, dans les mouvements que respectivement elles se donnent, il y ait entre elles juste proportion. En ce qui concerne la sorte d'âme qui est en nous la principale, il faut s'en faire l'idée que voici: c'est qu'elle est un démon que Dieu a donné à chacun de nous; elle est ce principe dont nous disons qu'il habite en nous au sommet du corps et que vers le ciel, où réside l'élément de même nature, au-dessus de la terre il nous élève; car nous sommes une plante, non point terrestre, mais céleste. Et nous avons bien raison de le dire: c'est là-haut en effet, d'où est venue notre âme à sa première naissance, que ce principe divin accroche notre tête, qui est comme notre racine, pour dresser tout notre corps. Celui-là donc qui s'est adonné aux appétits ou aux ambitions et qui leur donne un grand développement par l'effort, toutes les pensées nécessairement sont en lui devenues mortelles; et, absolument à tous égards, dans toute la mesure où il est possible de se rendre mortel, il n'y manque tant soit peu, pour avoir tant accru cette partie de son âme. Mais celui qui a mis son zèle à la connaissance et aux pensées vraies, et qui a exercé principalement en lui ces activités, il a des pensées immortelles et divines, chaque fois qu'il a contact avec la vérité; c'est là un résultat pleinement nécessaire; et, dans la mesure où il est possible à la nature humaine de participer à l'immortalité; il n'y manque pour aucune part; comme d'ailleurs il prend soin sans cesse de son divin principe et qu'il entretient dans une forme parfaite qui habite en lui, il est dans une remarquable eudémonie. Or, les soins à donner à tout être toujours se réduisent à un seul point: accorder à chacun les aliments et les mouvements qui lui sont propres. A ce qu'il y a en nous de divin, les mouvements naturellement appropriés sont les pensées du Tout et ses révolutions; ce sont elles que chacun doit suivre: lors de notre naissance, les circuits établis en notre tête ont été saccagés; on les redressera par l'étude approfondie des harmonies et des révolutions du Tout; à l'objet de l'intellection le sujet de l'intellection sera rendu semblable, et conforme à son antique nature; avec cette assimilation on atteindra le terme suprême de la vie excellente proposée aux hommes par les Dieux, pour la durée présente et pour celle qui viendra. »

Cette discordance entre l'idée positive et déjà moderne d'une médecine fondée sur l'expérience et le roman oratoire du Timée a frappé tous les observateurs. En fait, elle paraît moins extraordinaire si l'on se rend compte qu'elle n'est pas spéciale à la médecine, mais se retrouve tout au long des « dialogues » pour d'autres arts. Ce qui a permis à Léon Brunschvicg d'opposer le Platonisme en tant que philosophie éternelle à la cosmologie du Timée:

« Etre Platonicien, cela voudra dire au premier abord, que l'on se soumet à la discipline incorruptible de la géométrie pour écarter tout ce qui ne participe pas à la lumière du vrai, que l'on s'appuie sur la raison, jalousement défendue contre les puissances trompeuses de l'imagination et du sentiment pour s'élever au monde dialectique des idées dans la pureté de leur unité. » « ...La cosmologie du Timée, dégradant la dialectique dans le plan du mythe, juxtapose et entremêle des thèmes radicalement hétérogènes esquisse d'un mécanisme géométrique, retour délibéré à la finalité anthropomorphe. »

« Le Timée fait dériver de la psychologie toute anthropomorphe du Démon l'architecture et la vie de l'Univers : et de la philosophie de la nature la palinodie optimiste s'étend à la philosophie de l'histoire. »

C'est à cette thèse d'ailleurs que s'est rallié L. Bourgey, il déclare : « Platon devant la complexité du monde sensible renonce aux expériences qui permettraient d'arriver en ce domaine à la certitude, ce serait là une ambition démesurée ne tenant pas compte des différences entre l'homme et Dieu. D'où la place du mythe vraisemblable qui représente le genre de connaissance auquel l'homme peut raisonnablement accéder en ce domaine. »

Et l'on peut expliquer le malaise perçu par le fait que Platon voulant à tout prix démontrer la machine humaine s'en rapporte à ses constituants fondamentaux qu'il lie indissolublement à ceux de l'univers. Parti pour expliquer l'homme, il ne réussit qu'à donner du monde une explication toute humaine de l'univers.

Il est de fait que Platon s'est trouvé un peu dans la situation de Descartes, affirmant la nécessité de l'expérience, et écrivant son « Traité de l'homme » d'après des recherches bibliographiques.

Ce qui fait l'originalité des vrais médecins grecs, c'est sinon l'expérience, au moins l'observation ; or Platon n'était pas médecin, et écrivant une encyclopédie il est allé au plus pressé ; Il nous fait part de la théorie admise le plus fréquemment de son temps, sans rien vérifier par lui-même.

Où a-t-il choisi sa théorie ? L'opinion générale est qu'il l'a empruntée à l'école italique.

« La composition générale du corps d'après Timée 82 a est celle même qu'indique Philistion (Anonyme XX 25-50) cette doctrine qui est celle des quatre éléments vient en droite ligne d'Empédocle. Les relations personnelles entre Platon et le médecin Philistion sont attestées par Lettre II (314 é), témoignage qui garde d'ailleurs sa valeur même si la lettre est apocryphe. En outre de nombreux rapprochements dans les explications de détail ont été signalées entre Platon et l'école d'Italie (voir notice de A. Rivaud au Timée) (L. Bourgey).

D'autre part « la médecine des Asclépiades était restée obscure jusqu'au temps de Périclès. Elle ne pouvait rivaliser avec la médecine des philosophes, n'avait rien à opposer aux œuvres brillantes d'Empédocle, des Alcmeon et de tant d'autres. Avec Hippocrate tout change. La médecine clinique, celle que l'on pratiquait depuis longtemps à Cos et à Cnide, arrive brusquement à la gloire ; l'autre décline et sa ruine est si complète qu'il nous reste bien peu de monuments de son époque de vigueur et d'éclat. » (A. Delpeuch : La goutte et le rhumatisme).

Et en fait, l'intérêt de ce texte du Timée, s'il est une trahison de Platon de l'esprit platonicien et de l'avenir de la médecine scientifique, est considérable, car il est le seul exposé à peu près complet de la théorie d'Empédocle.

Ce qu'il perd en rigueur philosophique, il le gagne en observateur éclairé de la médecine de son temps.

TROISIÈME PARTIE

PLATON, TEMOIN DE LA MEDECINE DE SON TEMPS

Sur ce sujet, les textes sont nombreux, divers, rarement précis, plus souvent vagues. Ils permettent néanmoins de brosser un tableau de la médecine grecque au cinquième siècle qui, bien qu'incomplet, est prodigieusement intéressant.

A. — Témoignage sur les personnes médicales

Platon nous rapporte à plusieurs reprises sa connaissance de l'un d'eux des plus célèbres, Hérodicos de Sélymbrie à qui l'on attribue couramment la composition du traité du « Régime ».

« SOCRATE. — Ta promenade dût-elle te faire marcher jusqu'à Mégare et, comme le prescrit Hérodicos revenant aux murs, en repartir à nouveau, point de danger que je te lâche! » (Phèdre, 227 d).

Dans Protagoras 316 d, e il présente Hérodicos comme ne le cédant à personne par le nombre de ses connaissances, et comme méritant le nom de sophiste quoi qu'il ne fasse directement partie du groupe désigné par ce nom, caractéristiques qui correspondent aussi à ce que nous avons cru découvrir au sujet des médecins théoriciens (L. Bourgey).

Enfin, il en dresse un portrait plus complet, lui rapportant la fondation de l'alliance caractéristique gymnastique-médecine et critiquant ses méthodes, comme trop attachées aux détails et son « régime difficile à suivre par un malade peu fortuné ».

«... jusqu'au jour, dit-on où parut Hérédicos. Hérédicos était un maître de Gymnastique qui, devenu maladif eut l'idée d'allier la gymnastique à la médecine; ce dont le premier résultat fut de l'exténuer lui-même et on ne peut plus, puis, plus tard d'exténuer un grand nombre d'autres personnes !

— De quelle façon, dis-moi ? interrogea-t-il.

— En tirant en longueur, répondis-je, le jour de se donner la mort. Car quand il s'attachait ainsi à suivre la marche de sa maladie, qui était mortelle, à la fois, il était incapable, je crois, de se guérir lui-même, et, passant son existence à se soigner il vivait sans s'occuper d'autre chose, exténué, s'il lui arrivait de sortir en rien de son régime, et il parvenait à la vieillesse en employant sa science à mourir difficilement.

— Ah! dit-il, le beau privilège, alors, que lui a rapporté sa méthode!

...Tous les citoyens d'un état bien policé ont chacun dans la Cité une tâche qui leur a été assignée, tâche dont il est nécessaire qu'ils s'acquittent, et qu'aucun n'a de loisir pour être un patient aux mains d'un médecin ce dont, visiblement, nous nous rendons compte dans le cas des hommes de métier, tandis que dans celui des riches, des gens qui passent pour heureux, nous ne nous en rendons pas compte !

— Comment cela ? dit-il.

— Aux yeux d'un charpentier qui est malade, répondis-je, le rôle du remède que le médecin lui fait boire est de le débarrasser de son mal ou en le faisant vomir ou en le purgeant par en bas, ou en recourant, soit à une cautérisation, soit à une résection. Mais qu'on lui prescrive un régime prolongé, en lui entourant la tête d'un petit bonnet feutré avec tout ce qui s'en suit, il a tôt fait de dire qu'il n'a pas de loisir d'être malade et qu'il n'a pas davantage à vivre comme cela en donnant au mal toute son attention, sans se soucier de la besogne qu'on a devant soi. » (Là République 406 a, e).

Dans sa remarquable étude sur les médecins de la Collection hippocratique, Louis Bourgey fait largement appel à Platon pour essayer de dégager la personnalité d'Hippocrate déjà célèbre au moment où sont écrits les « Dialogues » puisque Platon néglige de signaler qu'il s'agit d'Hippocrate de Cos, l'Asclépiade, comme il le fera dans un autre texte.

PHÈDRE. — Eh ! s'il faut avoir quelque confiance en Hippocrate lui qui est un asclépiade, il n'est même pas possible de se passer de cette méthode quand c'est celle du corps que l'on s'occupe...

SOCRATE. — Eh ! bien examine alors ce que peuvent bien dire concernant la nature Hippocrate aussi bien que le raisonnement vrai, n'est-ce pas de la façon que voici qu'on doit se faire une représentation relative à quelque nature que ce soit ? En premier lieu, est-il simple ou bien complexe, l'objet relativement auquel nous souhaiterons être nous-mêmes des techniciens capables aussi de rendre autrui pareil à nous ? En second lieu, dans le cas où l'objet est simple ne doit-on pas examiner quelle en est la propriété : Quelle propriété il possède naturellement et par rapport à quoi dans le sens de l'agir ; quelle, dans le sens de pâtir et de la part de quoi ? Si au contraire, l'objet possède une pluralité de formes, ne doit-on après avoir fait le dénombrement de celles-ci, considérer à l'égard de chacune d'elles précisément ce qu'on a considéré à l'égard de la forme unique, sur quoi et par laquelle de ces diverses formes l'objet est-il fait pour agir ? Sous l'action de quoi est-il fait pour pâtir et dans laquelle de ces formes ?... » (Phèdre 270 b, c).

Nous voyons là, la pensée médicale hippocratique fermement dessinée. Nous pouvons en saisir l'importance et l'autorité par le parallèle que fait Socrate entre Hippocrate et la droite raison. Nous remarquons le souci de l'adaptation intelligente de l'observation à des conclusions synthétiques, la démarche assurée de l'esprit analytique. Nous retrouvons dans ce texte les préoccupations principales de l'école de Cos à laquelle évidemment Hippocrate a participé et peut-être même, rendu célèbre par sa forte personnalité.

L'Hippocrate du Phèdre, loin d'être une construction platonicienne comme le suggère A.J. Festugière destinée à être mise en parallèle avec une critique du traité de l'ancienne médecine visant les méthodes routinières à travers lui, semble plutôt se rattacher à la tradition des médecins positivistes de l'école de Cos.

Il serait illogique de penser que ce traité de l'ancienne médecine, vraisemblablement écrit par un médecin de Cos, si ce n'est Hippocrate lui-même, ne peut être critiqué par Platon dans le Phèdre à l'aide d'une théorie qu'il rapporte à Hippocrate lui-même.

Quant à penser que dans ce texte, Hippocrate donne à l'observation médicale un rapport avec les théories universalistes des médecins sophistes ; il est préférable d'envisager son souci de l'analyse dans le cadre limité de

l'organisme humain et ses rapports avec le milieu qui l'entoure, professé par l'école coaque.

On remarquera dans un autre texte de Platon, l'importance qu'il donne à Hippocrate mis en comparaison avec deux sculpteurs célèbres du temps :

« SOCRATE. — Si tu avais le projet d'aller vers ton homonyme Hippocrate de Cos, l'Asclépiade, afin de lui porter dans un but personnel de l'argent pour salaire et que quelqu'un te demande : « Dis-moi Hippocrate, tu vas donner cet argent à Hippocrate en quelle qualité ? » Que répondrais-tu ?

— Je dirais que c'est en qualité de médecin.

— Et pour quelle intention ?

— Afin de devenir médecin.

— Et si tu avais le projet de te rendre auprès de Polyclète d'Argos et de Phidias d'Athènes en leur apportant un salaire pour toi-même et que l'on te demandât : « Cet argent à quel titre as-tu pensé le donner à Polyclète et à Phidias ? » que répondrais-tu ?

— Je dirais que c'est à titre de sculpteur.

— Pour devenir toi-même quelle sorte d'homme ?

— Un sculpteur bien entendu. » (Protagoras 311 b, c).

B. — Témoignage sur les théories médicales du temps

a) *Certains textes ont pu être rattachés, notamment par L. Bourgey à des théories particulières :*

1. MÉDECINS SOPHISTES

Des théories professées par les médecins sophistes, nous en trouvons quelque écho dans les « Dialogues » :

— Théorie des vents, codifiée dans le traité des « Vents » : « Seraient survenues des conditions plus favorables en raison des vents qui ont cours, ou de quelque autre phénomène parmi ceux qui procèdent de Zeus » (Le Politique 295 d).

— Théorie de la nutrition héritée d'Anaxagore : « Enfin l'acquisition de l'aliment et de tout ce qui, en venant se mélanger au corps par ses propres particules, a en partage la propriété de contribuer à l'entretien des particules du corps. » (Le Politique 288 e).

2. LES MÉDECINS EMPIRIQUES ET L'ÉCOLE DE CNIDE

A cette école se rattachent les médecins fidèles à la tradition clinique, qui ne cherchent pas dans des doctrines philosophiques l'explication des phénomènes qu'ils constatent ; ils apportent tous leurs soins à décrire les symptômes minutieusement et à classer les maladies avec un luxe de subdivisions (il y avait 3 angines, 5 polypes, 2 ictères, de fièvres bilieuses, 3 pleurésies, etc.) Toutes ces descriptions ne se rapportent à aucun souci de compréhension des phénomènes constatés : pas d'analogie, pas d'analyse, et surtout n'induisent pas de conséquences thérapeutiques logiques. On leur reproche aussi une certaine uniformité dans leurs remèdes ; purgation, lait, petit lait, et une certaine rudesse dans leurs soins.

Dans la « Collection Hippocratique » on leur doit les traités des « Sentences Cnidiennes », « Maladies II », « Affections internes ».

On trouve écho de leur existence dans l'œuvre de Platon surtout par le parallélisme qu'il effectue à leur sujet avec l'école de Cos qui sera notre

préoccupation suivante et représente ce que Bourgey appelle « Les médecins positivistes » et s'il existe au V^e Siècle grec, une opposition entre médecine empirique et médecine savante c'est bien celle représentée par l'école de Cnide et celle de Cos.

« Remémorons-nous d'ailleurs chacune de ces deux méthodes pour adresser au législateur une prière analogue à celle que des enfants adresseraient à un médecin : de les soigner selon la méthode qui sera pour eux précisément la plus douce...

... L'ATH. — En tout cas, que ces derniers soient de condition libre ou bien esclaves c'est en exécutant les prescriptions du maître, en le regardant faire et par routine, qu'ils acquièrent la pratique de l'art, mais non comme il est naturel de le faire et d'une façon semblable à celle dont seuls les hommes libres ont eux-mêmes appris leur art et l'enseignent à leur enfant (Allusion à la méthode d'enseignement des Asclepiades). On pourrait donc admettre deux classes de médecins.

... et que de ces sortes de médecins aucun ne donne à chacun des serviteurs qu'il soigne aucune explication sur la maladie dont souffre celui-ci, pas plus qu'il ne consent à en recevoir de lui. Mais après lui avoir fait l'ordonnance que lui dicte sa routine, faisant l'homme qui sait son affaire sur le bout du doigt, avec une arrogance de tyran il court d'un bond à l'autre...

... Or, c'est le médecin de condition libre qui, en général, soigne et traite les maladies des gens appartenant à la même condition, après avoir procédé à un examen du mal depuis son début et, à la fois, selon ce qu'exige la nature d'un tel examen, entrant en conversation tant avec le patient lui-même qu'avec ses amis, ainsi en même temps que du malade, il apprend personnellement quelque chose, en même temps aussi, dans toute la mesure où il le peut, il instruit à son tour celui qui est en mauvaise santé ; bien plus, il n'aura rien prescrit qu'il n'ait auparavant de quelque façon gagné sa confiance. » (Les Lois IV 720 a, c).

« Que si jamais un de ces médecins qui exercent la médecine en se guidant sur une expérience que n'accompagne point le raisonnement, vient à rencontrer un médecin de condition libre en train de converser avec un homme libre qui est malade et d'argumenter d'une manière qui se rapproche de celle de la philosophie, s'attacher à suivre la marche de la maladie depuis le commencement et en remontant à ce qui est d'une façon générale la nature du corps, il aurait tôt fait de rire bien fort et de tenir des propos qui ne différeraient pas de ceux qu'ont toujours à la bouche sur un tel sujet la plupart de ces soi-disant médecins :

« Fou que tu es, ton malade, tu ne le soignes pas, peu s'en faut ; au contraire que tu ne fasses son instruction comme s'il demandait, non pas à devenir un homme bien portant, mais à devenir un médecin. » (Les Lois IX, 857 c).

Il note ailleurs, l'attachement à la routine :

« S'obstinerait-il plutôt à se croire obligé à ne jamais transgresser la législation anciennement édictée par lui, s'abstenant pour son compte de rien prescrire d'autre, et le malade, de son côté, n'osant rien faire d'autre et qui contreviendrait à ce qui était écrit dans l'ordonnance et cela, dans la pensée que cela était médical et sain, tandis que ce qui se ferait d'une manière différente serait aussi bien morbide, qu'étranger à l'art ? (Le Politique 295 d).

Quant à la dureté des méthodes : elle est constamment évoquée sans que l'on puisse rapporter cette rudesse plus précisément à une école ou à une autre.

De toute façon, la thérapeutique de l'époque n'a pas particulièrement été douce et, bien que l'opium fût employé dans certaines préparations,

l'inexistence des anesthésiques rendaient les cautérisations et les amputations fort pénibles pour les patients.

« Mais celui que le médecin aura l'intention de maltraiter, il le maltraite en incisant sa chair, en la brûlant... » (Le Politique 298 a).

« le médecin il vous abîme, en vous coupant ou en vous brûlant, il vous dessèche et vous suffoque si bien que vous ne savez où vous fourrer. » (Gorgias 521 c).

3. PLATON ET L'ÉCOLE DE COS: LES MÉDECINS D'ESPRIT POSITIF

Une idée maîtresse que l'on retrouve, aussi bien chez les Socratiques, que dans les Traités du « Corpus Hippocratique », tels « De l'ancienne médecine » ou « Du régime des maladies aiguës », essentielle au génie grec, est celle de la mesure. « C'est l'idée de la perfection de l'équilibre (et par suite de l'harmonie) but idéal de la nature, son moteur vers le mieux aussi car, s'il est troublé, la nature qui souffre de ce trouble cherche à le rétablir. » (A. Rey); souci constant chez les auteurs des traités apparentés à l'école de Cos qui représente certainement en elle-même le juste milieu entre les deux écoles que nous venons d'évoquer. A mi-chemin entre l'empirisme prudent mais stagnant de l'école de Cnide et les aventureuses généralisations qui sont le souci des médecins théoriciens et philosophes, elle recherche, avant tout dans l'observation du corps humain, lui-même, dans ses données médiate, l'élaboration non pas tant d'une systématisation gratuite, que le moteur de progrès médicaux efficaces.

A cette idée, génératrice aussi bien d'une ligne de conduite thérapeutique que de théories capables d'expliquer la pathologie, l'école de Cos allie à une grande humilité devant les lacunes constatées dans les connaissances « un capitaine de navire, un médecin éminent, par exemple, discernent dans leur art ce qui est impossible et ce qui est possible; à celui-ci, ils entreprennent de travailler, ils renoncent à l'autre; bien plus, que de fois il leur arrive de trébucher, ils sont capables d'opérer le redressement voulu. » (La République 360 d), un désir de préciser autant que faire se peut, ces connaissances et savoir ne pas s'arrêter à des données vagues ou trop générales:

« SOCRATE. — Si, en effet, tu me demandes ce qu'il y a dont la production au dedans du corps rendra chaud celui-ci. Je ne te ferai point ma sûre réponse, celle que j'appelais la réponse de l'ignorance: que ce doit être la chaleur, mais en partant de considérations présentes, je ferai une réponse plus relevée: ce doit être le feu; et je ne dirai pas non plus, si l'on me demande ce qu'il y a dont la production dans un corps rendra celui-ci malade, je ne dirai pas que c'est la Maladie, mais que c'est la Fièvre. » (Phédon 105 b, c).

« SOCRATE. — Mais à ton avis, est-ce que quiconque est malade doit forcément l'être, soit de la goutte, soit de la fièvre, soit d'une ophtalmie ? n'es-tu pas d'avis que, sans avoir aucune de ces affections, il peut être malade d'une autre maladie ? Car il y a bien sûr, un grand nombre de maladies, et celles-ci ne sont pas les seules.

« ALCIBIADE. — C'est aussi mon avis.

« SOCRATE. — Mais est-ce qu'aussi toute maladie est selon toi, une ophtalmie ?

« ALCIBIADE. — Non, bien sûr...

...Il n'en est pas moins vrai qu'est maladie, tout ce qui est de ce genre, mais les effets, à ce que disent ceux que précisément nous appelons « médecins », en sont différents: c'est que toutes ces maladies ne sont pas semblables et n'agissent pas non plus de semblable façon, mais chacun agit selon sa nature propre; elles sont toutes, néanmoins des maladies. » (Le second Alcibiade 139^e - 140 b).

L'amour fait régner l'harmonie entre les gens et les choses: Eryximaque,

dans son célèbre discours du « Banquet », donne une théorie générale de cette harmonie dans les différents arts :

« Tout le monde s'accorde à penser que, dans le corps, le sain et le morbide sont distincts et dissemblables, or le dissemblable a envie et amour de ce qui est dissemblable; ainsi donc, autre est l'amour dans le cas du corps en bonne santé, autre est celui qui est dans le corps malade...

... dans les corps eux-mêmes, il est beau aussi de céder aux vœux de ce qui, dans chaque corps, est bon, je veux dire est sain; c'est même une obligation, obligation qui a nom: pratique de la médecine... La médecine est en effet, pour le dire commaimement, la science des phénomènes d'amour dont le corps est le siège, eu égard au remplissement et à l'évacuation, et celui qui dans ces phénomènes diagnostique le bel amour et le mauvais amour, celui-là est le plus médecin des médecins...

... Or, en tout cela, la conciliation est, comme tout à l'heure par la médecine, maintenant introduite par la musique, laquelle entre ces opposées, réalise amour et concorde des uns à l'égard des autres...

... puisque également, la constitution des saisons de l'année est toute pleine de ces deux amours réunis, quand il arrive aux opposés dont je parlais tout à l'heure, chaud et froid, sec et humide d'avoir dans leurs relations mutuelles rencontré l'amour bien réglé et d'avoir réussi à s'harmoniser et à se combiner sagement, alors, ces opposés viennent apporter la prospérité, la bonne santé aux hommes. (Le Banquet 186 c, d - 187 c - 188 a) » « Mais, dans la bonne santé, ce sont les plaisirs qui surpassent les peines, tandis que dans la maladie, il y a une prépondérance des peines par rapport aux plaisirs. » (Les Lois V, 734 b).

Cette harmonie, il ne faut pas la rechercher seulement dans l'organisme humain, mais aussi dans les rapports du corps avec l'esprit, de l'individu avec son milieu: c'est l'importance de la théorie du TOUT. Le TOUT n'est pas considéré comme l'univers avec ses composants fondamentaux, mais simplement comme les rapports biologiques, régissant les être vivants et le milieu où ils évoluent. C'est la préoccupation essentielle abordée par le Traité coaque des « Airs, Eaux et Lieux ».

Cette préoccupation, de considérer, l'organisme dans son ensemble, les interactions du corps et de l'esprit, préfigure déjà la médecine psychosomatique.

« Après avoir procédé à un examen du mal depuis son début et à la fois, selon ce qu'exige la nature d'un tel examen, entrant en conversation, tant avec le patient lui-même qu'avec ses amis, ainsi en même temps que du malade il apprend personnellement quelque chose, en même temps qu'aussi dans toute la mesure où il peut, il instruit à son tour celui qui est en mauvaise santé; bien plus, il n'aura rien prescrit qu'il n'ait auparavant de quelque façon gagné sa confiance; n'est-ce pas alors que, ne cessant de préparer chez le malade un état d'apaisement, il s'efforce d'achever son œuvre, en le ramenant à la santé ? » (Les Lois IV 720 d, e).

« Il n'est pas un médecin en effet, pas un professionnel qualifié dans son métier, qui ne fasse tout ce qu'il fait en vue de toute sorte de fin; il n'en est pas moins vrai que, quand il travaille une partie contribuant à la perfection générale, c'est en vue de l'ensemble, qu'il le fait, et que ce n'est pas en vue de la partie qu'il travaille l'ensemble. » (Les Lois X 903 c).

« Or voici un médecin, dont la tâche est de soigner un certain tout; qui ne veut et ne peut s'intéresser chez son patient, qu'à ce qui est important, tandis qu'il se désintéresse de ce qui est parties du corps et de moindre importance: mettra-t-il jamais l'ensemble en bon état ? » (Les Lois X 902 d).

« Mais sans doute as-tu toi-même entendu parler déjà de ces bons médecins qui, recevant la visite de quelqu'un qui souffre des yeux, lui disent, je suppose qu'il est impossible d'entreprendre de guérir les yeux pour eux-mêmes

et tout seuls, mais que, forcément il doit y avoir lieu de soigner aussi la tête en même temps, si l'on veut que tout aille bien pour la tête également. Réciproquement, c'est le comble de la déraison de s'imaginer que la tête, on puisse jamais la soigner isolément, et pour elle-même, sans soigner le corps tout entier. Dès lors, en vertu de cette théorie, c'est par des régimes que, portant leur attention sur tout le corps, ils entreprennent de soigner et de guérir avec le corps entier, la partie malade...

...Mais, ajouta-t-il, Zalmoxis, qui est notre roi, atteste en qualité de Dieu, que, tout ainsi qu'on ne doit pas entreprendre de guérir les yeux sans avoir guéri la tête, on ne doit pas non plus le faire pour la tête sans s'occuper du corps, sans chercher à guérir l'âme; mais que si la plupart des maladies échappent à l'art des médecins de Grèce, la cause en est qu'ils méconnaissent le tout dont il faut prendre soin, ce tout sans le bon comportement duquel il est impossible que se comporte bien la partie. C'est dans l'âme, en effet, disait mon Thrace, que pour le corps et pour tout l'homme, les maux et les biens ont leur point de départ; c'est de là qu'ils émanent, comme émanent de la tête, ceux qui se rapportent à la vue; c'est par conséquent, à ces maux et à ces biens de l'âme que doivent s'adresser nos premiers soins et nos soins principaux... » (Charmide 156 c).

b) *Un certain nombre d'autres allusions sont difficiles à classer dans une école quelconque.*

Des allusions précises à un traitement particulier pour une maladie sont inexistantes. On peut tout juste citer les différentes façons de guérir le hoquet :

« Pendant que je parlerai, aie l'obligeance de retenir longtemps ta respiration, alors arrêt de ton hoquet! Dans le cas contraire gargarise-toi avec de l'eau, et si par hasard, il résiste totalement, prends quelque chose avec quoi tu puisses chatouiller le nez, éternue, et quand tu l'aurais fait une fois ou deux, enfin si totalement résistant qu'il soit, il s'arrêtera! » (Le Banquet 185 d).

Trois allusions à la purge :

« Et voici, dis-je, que il est vrai sans nous en douter, nous avons, par le chien, sérieusement purgé une société que, inversement nous. disions naguère travaillée par l'inflammation des humeurs! » (La République III 399 e).

« Ce serait tout comme si d'un corps malade, parce qu'il a obtenu d'être purgé médicalement, on jugeait la condition qui est alors la sienne comme la plus heureuse... » (Les Lois 628 d).

« à savoir qu'un corps ne sera pas capable de profiter de l'alimentation qui lui est fournie avant qu'on ait expulsé de lui tout ce qui l'embarrasse. » (Le Sophiste 230 c).

Une règle de régime précise :

« une même substance qui est bonne pour les parties extérieures du corps, celle-là est tout ce qu'il y a de plus mauvaise pour les parties internes: C'est la raison pour laquelle les médecins défendent tous aux malades l'usage de l'huile dans ce qu'ils ont à manger, sauf en très petite quantité, juste éteindre la répugnance qui à l'occasion des aliments et des plats cuisinés, s'attache aux sensations nasales. » (Protagoras 334 b, c).

Et une série d'évocations du peu de douceur des traitements du temps :

« Je serai jugé comme serait jugé un médecin qu'accuserait un cuisinier devant un tribunal d'enfants; considère effectivement ce qu'un tel homme traduit devant ce tribunal pourrait dire, pour se justifier si on l'accusait en ces termes: « Enfants, voici un homme qui vous a fait quantité de misères, il vous abîme, aussi bien vous que les plus jeunes d'entre vous, en vous coupant ou en vous brûlant; il vous dessèche et vous suffoque si bien que

vous ne savez pas où vous fourrer; il vous donne à boire tout ce qu'il y a de plus amer; il vous force à avoir faim et soif! » (Gorgias 521 e).

« En touchant dans notre chair, en la brûlant, ou en nous infligeant toute autre souffrance... » (Le Politique 293 b).

« Il le maltraite en incisant sa chair, en la brûlant » (Le Politique 293 a).

« Tout comme si l'on prescrivait au maître de gymnase et aux médecins de mettre du plaisir dans les soins et les médications qu'ils appliquent aux gens dont ils soignent les corps!... Au lieu que plus d'une fois, nous pouvons nous tenir pour satisfaits, lors même que, sans trop nous faire souffrir on est capable de donner à ce corps bonne constitution et bonne santé. » (Les Lois 684 d).

« ... Quand, par ordonnance du médecin, on boit un remède, à ton avis veut-on ce que précisément on fait: boire le remède et en ressentir un désagrément! ou bien veut-on ce en vue de quoi, on le boit: se bien porter ? (Gorgias 467 c).

« Si mon camarade, il s'agissait de précipiter son corps dans état misérable, un état de maigreur, de laideur, d'impuissance, nous étonnerions-nous que de son plein gré, on pût jamais en venir à pareille extrémité! » (Les Lois 646 b).

On trouve aussi quelques connaissances anatomiques, physiologiques et psychologiques disséminées çà et là, évoquées surtout pour les besoins d'une démonstration ou d'une comparaison; sur le renouvellement des tissus:

« En effet, même dans ce qu'on appelle la vie individuelle de chaque vivant et dans son identité — (c'est ainsi que, depuis sa petite enfance, jusqu'à ce qu'il soit devenu vieux, on dit qu'il est la même personne), oui, cet être-là, quoiqu'en lui, il n'ait jamais les mêmes choses, on l'appelle néanmoins de même, et cependant, tout en faisant des pertes, il se renouvelle incessamment dans sa chevelure, dans sa chair, dans ses os, dans son sang et d'une façon générale dans tout son corps. Et ce n'est pas seulement dans son corps, mais ce sont aussi, selon l'âme, ses manières d'être, son caractère, ses opinions, ses désirs, ses joies et ses peines, ses craintes... » (Le Banquet 267 d).

« L'âme, dirait-on, est chose ayant longue durée tandis que le corps est chose plus fragile et de plus longue durée; mais c'est un fait que de chacune des âmes, on pourrait alléguer qu'elle use un grand nombre de corps, principalement quand on vit beaucoup d'années; si en effet, le corps est un courant et qu'il passe pendant que l'homme est encore en vie, l'âme au contraire ne cesse de retisser ce qui est usé. » (Phédon 870 e).

« Premièrement la raison pour laquelle je suis maintenant assis en ce lieu, c'est que mon corps est fait d'os et de muscles, que les os sont solides et qu'ils ont des commissures les séparant les uns des autres, tandis que les muscles ont la propriété de se tendre et de se relâcher, faisant aux os une enveloppe de chair et de peau, laquelle maintient les chairs; en conséquence de quoi, lorsque les os oscillent dans leurs propres emboîtements, les muscles qui se détendent ou se contractent mettent à même, par exemple, de fléchir à présent mes membres. » (Phédon 98 c).

« Mais à la vérité, il y a deux espèces de délire, l'une qui est le résultat d'humaines maladies, l'autre, celui d'une rupture d'essence divine, avec la coutume et ses règles. » (Phèdre 265 a).

« C'est comme les remèdes des médecins: d'après nous, ils se diversifient par la couleur et par l'odeur, et nous jugeons autres, tels qui sont réellement identiques, en fait, sans se laisser déconcerter par ce qui s'ajoute... » (Cratyle 394 a).

Une analyse platonicienne du plaisir et de la douleur:

« Qu'on poursuive l'un et qu'on l'attrape, on est presque contraint d'attraper l'autre aussi. » (Phédon 60 b).

« Il s'agit des plaisirs liés aux maladies qui manquent d'élégance : plaisirs détestés de ces hommes dont nous avons dit qu'ils sont moroses !

PROTHARQUE. — Quels sont ces plaisirs ?

SOCRATE. — Par exemple, le soulagement qu'on éprouve à se gratter dans le cas de la gale, et dans les cas analogues qui ne requièrent pas d'autres médications. » (Philèbe 46 a).

Et un exposé de la libération des instincts et du subconscient par les rêves et le sommeil :

« Ce sont, répondis-je, ceux qui s'éveillent à l'occasion du sommeil, toutes les fois que dort la partie de l'âme dont le rôle est de raisonner et de commander par la douceur à l'autre, tandis que la partie bestiale et sauvage s'étant emplies de nourriture et de boisson, se trémousse et en repoussant le sommeil, cherche à aller de l'avant et à assouvir son penchant propre. Tu sais fort bien qu'en une telle occurrence, il n'est point d'audace devant quoi elle recule, comme déliée, débarrassée de toute honte et de toute réflexion; ni en effet devant l'idée de vouloir s'unir à sa mère ou à n'importe qui, homme Divinité, bête; de se souiller de n'importe quel meurtre, de s'abstenir d'aucun aliment : en un mot, sur aucun point elle n'est à court de déraison, ni d'indifférence à la honte.

— Ton langage, dit-il, est la vérité même !

— Mais toutes les fois, j'imagine qu'on a au contraire la santé de son fort intérieur et une sage modération; qu'on passe au sommeil après avoir éveillé l'élément de soi-même qui raisonne et calcule; qu'on a de beaux discours et de belles réflexions fait son régal; qu'on est parvenu à concentrer sur soi-même sa méditation personnelle; qu'on a livré la fonction désirante ni aux privations, ni à la satiété, afin de l'endormir et de l'empêcher de porter dans ce qu'il y a de meilleur le tumulte de ses joies ou de ses chagrins; que bien plutôt, on a permis à celui-là d'avoir par lui-même, en accord avec lui-même, dans la pureté de son examen et de ses aspirations, la prescription de quelque chose qu'il ne connaît pas, chose passée, actuelle, future; que après avoir semblablement apaisé l'élément qui se caractérise par l'ardeur du sentiment, ou s'endort sans que, d'un cœur agité, ou se porte à la colère contre tel ou tel; toutes les fois au contraire que, après avoir réduit à la tranquillité ces deux formes d'âme, et donné le branle à la troisième, celle dans laquelle se produit l'acte de penser, on goûte ainsi le repos, ne sais-tu pas que penser, on goûte ainsi le repos, ne sais-tu pas que c'est en cet état qu'on est, au plus haut degré, en contact avec la vérité, alors aussi qu'est le moindre possible dérèglement des visions qui nous apparaissent dans nos rêves ?... » (La République 571 c).

Sur l'association médecine et gymnastique :

Du sens de la mesure découle la grande règle : il vaut mieux prévenir que de guérir. Il est plus facile à un médecin de nous garder en bonne santé que de nous guérir de nos maladies :

« Mais dans l'unité de l'art de soigner le corps, je distingue deux espèces dont l'une est l'art de la gymnastique et l'autre l'art de la médecine. D'un autre côté, il y a dans l'art politique une espèce qui correspond à l'art gymnastique : l'art législatif et une espèce qui correspond à la médecine : l'art judiciaire. » (Gorgias 464 a).

« Quoique selon l'ordre du vrai, la sophistique soit supérieure en beauté à l'art oratoire, dans la mesure exacte où l'art de légiférer l'emporte sur celui de juger et l'art gymnastique, sur l'art médical » (Gorgias 510 b).

« Deux sortes de troubles contre lesquels le bon médecin et le bon législateur politique doivent non moins que le sage apiculteur, prendre de loin leurs précautions; surtout pour qu'ils ne surviennent pas; mais, s'ils sont

survenus, pour que le plus rapidement possible avec les alvéoles mêmes, la double ablation en soit faite.» (La République 564 b, c).

Et si l'on ne veut pas être malade, il faut savoir organiser sa vie et ses désirs dans un juste milieu. Pour cela, ne pas commencer par manger des quantités de nourriture qui n'ont plus rien à voir avec l'entretien, mais tiennent directement du vice de la bonne chère. Or ce qui corrompt, c'est l'injustice, c'est la démesure accompagnée de déraison tandis que notre salut est dans la justice et dans une modération que la sagesse accompagne! » (Les Lois X 905 a).

« C'est de même que dans notre art, c'est une grande affaire de bien s'y prendre avec les désirs relatifs à l'art de faire bonne chère, de façon à en cueillir le plaisir sans nous rendre malades. » (Le Banquet 187 e).

Car si les bien portants refusent de se plier à un régime alimentaire sans excès, les malades eux-mêmes sont difficiles à convaincre :

« La vie des gens de cette sorte, repris-je, ressemblera, d'après toi, à celle de gens qui, étant malades, se refusent par incontinence à s'écarter d'un mauvais régime de vie. — Hé ! absolument. — Il est bien certain qu'ils mènent aimablement la vie ! Bien qu'avec toutes les médications, ils ne réussissent à rien en effet, qu'à compliquer leurs maladies et à aggraver, jamais ils n'abandonnent l'espoir de recouvrer la santé, grâce à un remède qu'on leur aura conseillé ! — Telles sont absolument, en effet dit-il, les dispositions d'esprit de ces sortes de malades — Mais quoi ? repris-je, voici qui, n'est-ce pas n'est point aimable chez eux : c'est de tenir pour le pire ennemi celui qui leur tient ce véritable langage : « Tant que vous n'aurez pas cessé de vous enivrer, de vous gaver, de faire l'amour, de paresser, ni drogues, ni cautérisations, ni résections pas davantage de leur côté, les incantations et les amulettes, ou quoique ce soit encore du même genre, ne vous profiterons de rien ! » (La République 426 a).

« Quand on donne des conseils à un homme malade, et qui pratique un régime détestable, la première chose à faire pour le ramener à la bonne santé, est de changer son genre de vie. Le malade accepte-t-il de vous écouter ? pour l'avenir, on lui donnera d'autres préceptes encore. » (Lettres VII 380 d).

« Quel intérêt y a-t-il en effet Calliclès, à faire présent à un corps mal portant et qui est en facheuse condition d'aliments abondants, même les plus agréables, ou de boissons, ou de n'importe quoi d'autre, qui parfois ne doit, normalement lui servir davantage que ne ferait le contraire et même moins...

« ... Or l'assouvissement même de ses désirs, les médecins ne le permettent-ils pas ordinairement à celui qui est en bonne santé, tandis qu'ils ne permettent, pour ainsi dire jamais, à celui qui est mal portant de se gorger de ce qu'il a envie ? » (Gorgias 504*).

Donc, pas d'excès alimentaires, tout au moins habituellement, mais ce qui est encore plus important, entretenir son corps en bonne santé par la pratique d'une gymnastique bien comprise, pas trop excessive, elle non plus.

La gymnastique est dans l'œuvre de Platon, constamment associée à la médecine, voire jugée supérieure comme nous l'avons vu tout à l'heure.

Et l'association d'une nourriture saine avec un corps entraîné aux pratiques du gymnase sont à la base de l'éducation des jeunes gens, copiée il faut le dire, un tant soit peu sur le mode spartiate :

SOCRATE. — Après la musique, c'est la gymnastique qui doit servir à la formation de nos jeunes gens.

— Sans contredit.

— Il faut donc que par elle aussi ils soient méthodiquement formés dès l'enfance, pour la vie entière. Or à ce que je crois, voici à peu près ce qui en est...

...l'ivresse bien certainement, doit, nous le disions, être écartée de nos

jeunes gens car s'il est permis étant ivre, de ne plus savoir où l'on est, ce l'est, je pense, à tout le monde, plutôt qu'à un gardien !...

... Que dire maintenant de la question de l'alimentation ? C'est que nos hommes sont des lutteurs engagés dans le plus sérieux des concours ! N'en est-il pas ainsi ?

— Oui.

Mais est-ce que les conditions de vie des athlètes en exercice sous nos yeux seraient celles qui conviennent à ces hommes ?

— Probablement.

— Ce sont pourtant, repris-je, des conditions somnolentes et d'un effet incertain pour la santé : ne vois-tu pas ces athlètes là tout le temps en train de dormir et quand il leur arrive de sortir un peu du régime prescrit, en proie à des maladies graves et violentes.

— Je les vois.

— Aussi repris-je, est-ce d'un entraînement plus habilement compris qu'on a besoin pour ces lutteurs de guerre qui, pareils à des chiens, doivent forcément être toujours éveillés ; avoir le plus possible la vue et l'ouïe perçantes, être exposés dans leurs campagnes à de multiples changements...

— Mais est-ce que la gymnastique la meilleure ne serait pas une sœur de cette musique que nous exposons un peu auparavant !

— Comment l'entends-tu ?

— En ce sens qu'une gymnastique de bonne qualité et principalement celle des hommes qui s'occupent de guerre, est une gymnastique sans complication.

— ... Dans leur ensemble, une telle alimentation, un tel régime, si nous les comparons à cette sorte de composition musicale comme de composition chantée qui embrasse toutes les harmonies et tous les rythmes, serait-ce une comparaison légitime ? Comment ne le serait-elle pas ?

— Mais si, dans l'autre cas, ce qu'a enfanté la bigarrure, c'est du dérèglement, si ce qu'elle a engendré dans celui-ci c'est de la maladie, inversement est-ce que la simplicité musicale n'a pas engendré la sagesse dans les âmes, la simplicité gymnastique, la bonne santé dans les corps ? » (La République 403 c à 404 d).

La pratique de la gymnastique et la sobriété du régime ne pouvait se comprendre évidemment sans l'interdiction d'abuser du vin, Platon rappelle l'effet néfaste de l'abus de vin qu'il distingue d'ailleurs de son usage modéré :

« Au fait, parlons de l'ivresse en général un peu plus encore, car ce n'est pas une question dont l'étude soit sans importance, et en décider, n'appartient pas non plus à un législateur médiocre. Au reste, c'est de l'ivresse seulement que je veux parler, non de l'usage purement et simplement, de boire du vin ou de n'en pas boire. » (Les Lois 637 d).

« ... Si je vous disais ce qui en est variablement de l'acte de s'enivrer : pour moi, en effet, voilà justement au moins une variété dont l'évidence est résultée de la pratique de la médecine, c'est que l'ivresse est funeste aux hommes : aussi ne consentirais-je pour mon compte personnel, à boire de mon plein gré outre mesure, ni ne le conseillerais-je à un autre, principalement quand de la veille il a la tête encore lourde ! » (Le banquet 176 b).

L'importance de la gymnastique est encore mise en valeur dans quelques autres textes :

SOCRATE. — Mais quoi ? Est-ce que le comportement du corps n'est pas ruiné par le défaut de mouvements et par la paresse, tandis qu'il est en général sauvegardé par les exercices de gymnastique et par le mouvement ? » (Theetete 153 a).

SOCRATE. — Alors quoi ? Maintenant n'est-ce pas tout le contraire que nous

la voyons occupée (l'âme) à faire ? donnant une direction à tous ces termes qui dit-on la constituent, leur faisant opposition en tout, ou peu s'en faut, durant la vie entière ; faisant de toutes façons office de maître ; imposant aux uns une correction plus rude et non sans douleur comme celles de la gymnastique et de la médecine » (Phédon 94 b, c).

« Donc, c'est ce que je prétends, la médecine est tout entière régie par ce Dieu (Asclépios) et il en est encore de même pour la gymnastique et pour l'agriculture... » (Le Banquet 187 a).

« A la fois tout ce dont le dedans du corps des êtres animés est purifié une fois que le tri en a été correctement opéré par l'art gymnastique et par l'art médical. » (Le Sophiste 226 e).

SOCRATE. — De même assurément, le reste des professionnels : ainsi ceux que nous allèguions tout à l'heure, praticiens qui s'occupent du corps, maîtres de gymnase aussi bien que médecins, donnent en quelque sorte au corps, un arrangement et un ordre de composition... Voici ce que je pense « sain » est le nom qui qualifie les diverses sortes d'ordres qui existent dans le corps, d'où résulte la « bonne santé » ainsi que tout autre excellence corporelle. » (Gorgias 504 a).

C. — Témoignages relatifs à l'exercice de la médecine

Non moins intéressant est ce que nous apprenons sur l'exercice de la médecine.

1) NOTORIÉTÉ ET RÉMUNÉRATION MÉDICALE

Exceptés les textes où Platon signale la rudesse des traitements médicaux, il donne, en deux endroits, une limitation à l'efficacité médicale, un tableau assez peu encourageant des résultats de la thérapeutique de l'époque :

« L'ATHÉNIEN. — Mais quoi ? si, mon camarade, il s'agissait de précipiter son corps dans un état misérable, un état de maigreur, de laideur, d'impuissance, nous étonnerions-nous que, de son plein gré on pût jamais venir à pareille extrémité ? »

CLIN. — Comment ne nous étonnerions-nous pas en effet ?

L'ATHÉNIEN. — Eh quoi ! ceux qui, d'eux-mêmes se mettent en marche vers l'officine du médecin pour y boire des drogues, nous les imaginons-nous ignorants qu'après un peu de temps et pour beaucoup de jours, ils auraient le corps en tel état que s'ils devaient tout le temps l'avoir ainsi, ils n'accepteraient pas de vivre ? » (Les Lois 646 b).

« Mais celui que le médecin aura l'intention de maltraiter, il le maltraite en incisant sa chair, en la brûlant, en lui imposant des dépenses dont il se fait rapporter le montant, comme si c'était un tribut et dont une faible part, sinon rien est employé par lui dans l'intérêt du malade, le reste étant utilisé à sa propre intention aussi bien qu'à ses domestiques ; comme de juste il finit aussi par recevoir une rémunération en argent des parents du malade ou de ses ennemis et il le fait périr !... » (Le Politique 298 a).

Quant à la place que tient le médecin dans la société, elle peut être considérée comme éminente comme en témoignent quelques courts passages où Platon montre la déférence que l'on doit avoir envers un médecin ou les citations qu'il fait à ce sujet :

« Pas naturel non plus que les sages se rendent aux portes des riches. Il s'est trompé assurément, le bel esprit qui a dit cela : ce qui est vrai naturellement, c'est l'obligation pour un malade, qu'il soit riche, qu'il soit pauvre, de se rendre à la porte du médecin... » (La République 489 b).

Ou, citant Homère, l'Iliade (chant XII 514) à propos de Machaon, le fils d'Esculape :

« Bonsoir aussi ! dit Eryximaque (le médecin) ; mais enfin quel parti devons-nous prendre ?

— Celui que tu pourras bien nous prescrire ; car il faut qu'on t'obéisse : à lui seul, en effet, un médecin vaut un grand nombre d'autres hommes. » (Le Banquet 214 b).

Il cite encore le décret d'Adrastée, à propos de l'incarnation de l'âme ayant été au contact des Dieux : le médecin vient au quatrième rang sur neuf, ce qui est encore un rang honorable.

« Mais au contraire, celle qui aura vu le plus, s'implante dans une semence productrice d'un homme destiné à devenir un ami du savoir, ou un ami de la beauté, ou un homme cultivé et connaisseur en choses d'amour ; que l'âme du second rang vienne donner naissance à un roi, bon législateur, ou bien habile à faire la guerre et à commander ; qu'avec celle du troisième rang ce soit un politique, ou à quelque administrateur ou encore à un homme d'affaires ; celle du quatrième rang à un amateur des fatigues du gymnase, ou bien à quelqu'un qui se consacrera à la guérison des corps... » (Phèdre 248 c).

On notera à ce sujet, la seule citation relative aux femmes médecins :

« Assignerons-nous donc aux hommes, tous les objets d'occupation tandis qu'aux femmes, nous n'en assignerons aucun ? — Comment le ferions-nous ? — Mais c'est un fait, je pense, qu'il y a et une femme douée naturellement pour la médecine, tandis que ce n'est pas le cas pour une autre ; et une femme douée naturellement pour la musique... » (La République 455 e).

Nous avons déjà cité le texte où la rétribution donnée au médecin pour les soins qu'il prodigue est violemment prise à partie (Politique 298 a), celle-ci est loin de toujours paraître évidente pour les interlocuteurs de Socrate qui préféreraient, pour la beauté et la pureté de l'Art médical, que les honoraires n'aient pas à entrer en ligne de compte :

« Or aperçois-tu, reprit-il, une troisième sorte de bien qui comprendrait la culture du corps au gymnase, la médication appliquée à celui qui souffre, la pratique médicale, d'une façon générale, tout ce qui comporte une rétribution ? De ces choses, en effet, nous pouvons dire qu'elles coûtent de la peine, mais qu'elles nous rapportent ; qu'en vue d'elles-mêmes nous n'accepterions pas qu'elles fussent nôtres, tandis que nous le faisons à cause de la rémunération et des autres avantages qui peuvent nous en revenir.

— Effectivement dis-je, il y a aussi cette troisième espèce. Eh ! bien, et ensuite ? — Dans laquelle des classes, demanda-t-il, places-tu la justice ? Pour ma part répondis-je, je crois que c'est dans la plus belle, celle du bien que doit chérir à la fois pour lui-même et pour ce qui en résulte, l'homme destiné à être parfaitement heureux. (La République 357 c, d).

« Dis-moi plutôt ceci : celui qui est médecin, en ce sens exact dont tu parlais tout à l'heure, s'occupe-t-il de faire des affaires ou de soigner les malades ? Envisage celui qui est réellement médecin. »

— Il s'occupe, dit-il, de soigner les malades...

— Mais n'y a-t-il pas pour chacun de ces hommes quelque chose qui lui profite ?

— Hé ! absolument.

— Leur art aussi, repris-je, n'a-t-il pas, de nature cette destination qui est de rechercher et de procurer le profit en question ?

— Il a, répondit-il, cette destination.

— Et maintenant, est-ce qu'il existe aussi d'autre profit pour tout art que d'être le plus achevé possible ?

— A quoi rime cette question ?

— C'est comme si tu me demandais : « Suffit-il au corps, ou bien a-t-il en plus besoin de quelque chose ? » et que je te répondisse : « Oui, parfaitement, il a supplément de besoin ; c'est même la raison de la découverte de cet art qu'est la médecine, en concomitance avec ce fait que le corps est en mauvaise condition et qu'il ne lui suffit pas d'être corps ; c'est donc en vue de lui procurer ce qui lui est profitable, c'est en vue de cela que s'est constitué l'art ». Es-tu d'avis, dis-je qu'en parlant ainsi, je me serai exprimé correctement, ou le contraire ?

— Correctement, répondit-il.

— Mais s'ensuit-il que la médecine elle-même est en mauvaise condition et que n'importe quel autre art peut éventuellement avoir besoin de quelque excellence supplémentaire ? tout, comme les yeux de la vision, ou les oreilles de l'audition, besoin étant à leur égard, pour cette raison, d'un art qui devra étudier ce qui leur est profitable et le leur procurer ?...

... Ainsi donc, repris-je, ce n'est pas ce qui profite à la médecine que la médecine a en vue, mais ce qui profite au corps... Aucun autre art non plus n'ayant pas en effet non plus de besoin supplémentaire, n'a en vue ce qui lui profite à lui-même, mais, ce qui est profitable pour la réalité même à laquelle se rapporte cet art...

... N'est-il pas vrai encore, repris-je, que nul médecin non plus, en tant que médecin, n'a en vue ce qui est profitable au médecin, mais ce qui l'est au malade ? On est convenu, en effet, que le médecin exactement médecin, exerce sur des corps, son autorité, mais qu'il n'est point homme d'affaires ; n'en est-on pas convenu ? » ... (La République 340 c à 342 d).

Et plus loin, après un parallèle avec le capitaine de navire, il conclut :

« Ainsi donc, ce n'est pas de son art à lui que chacun d'eux tire cette utilité qui consiste à recevoir une rémunération. Mais, si notre analyse doit être exacte, ce que produit la médecine est la santé, tandis qu'une rémunération est le produit de l'art de rémunérer du travail...

... Et de même pour tout autre art : chacun d'eux est ouvrier de son propre ouvrage et il est utile à cet objet précis en fonction duquel il fut ordonné. Qu'une rémunération cependant ne lui vienne pas en surcroît, est-il possible que de son art résulte quelque utilité pour le professionnel ?

— Evidemment non, dit-il. Mais est-ce qu'alors il ne procure pas non plus d'utilité à autrui, dans ce cas où il fera gratuitement son ouvrage ? je le pense aussi, pour ma part.

— Ainsi Thrasymaque voici qui est désormais manifeste, aucun art, aucune autorité dirigeante ne travaille à réaliser sa propre utilité, mais ce que précisément nous disions il n'y a pas longtemps, c'est l'utilité de celui sur lequel il a autorité, c'est elle qu'il travaille à réaliser et à quoi se rapportent ses prescriptions, visant au profit de cet être-là qui est le plus faible, mais non pas à celui du plus fort ! Voilà donc pour quelles raisons, quant à moi, mon cher Thrasymaque, je disais aussi tout à l'heure que, de son propre mouvement, personne ne consent à se charger du redressement des maux d'autrui, mais réclame une rémunération pour cette raison que celui qui doit réaliser dans son art la beauté de son action, jamais ne réalise ce qui est pour lui-même le meilleur et ne le prescrit pas non plus quand ses prescriptions n'excèdent pas son art mais le meilleur pour celui sur qui il a autorité. Voilà dès lors pour quels motifs, à ce qu'il semble, il faut qu'une rémunération soit à la disposition de ceux qui doivent être disposés à exercer une autorité : ou bien de l'argent, ou bien une marque d'honneur, ou bien dans le cas où ils n'exercent pas ladite autorité, une pénalité. » (La République 346 d, e).

Pour en terminer avec la notoriété médicale, nous citerons deux textes où Platon semble établir une distinction entre différentes sortes de méde-

cins, sans que cela semble une école ou une autre. Ils mettraient plutôt l'accent sur l'existence de médecins plus ou moins compétents dans la cité.

« Et celui qui, dans ces phénomènes, diagnostique le bel amour et le mauvais amour, celui-là est le plus médecin des médecins ; en outre, celui qui réalise un changement de nature à substituer à la possession d'un des amours celle de l'autre et qui sait produire l'amour là où il n'est pas, et où il faudrait qu'il fut, ou bien l'extirper dans le cas contraire là où il se trouve, celui-là doit être un homme qui sait bien son métier. » (Le Banquet 186 d).

« Que ce sera, repris-je, une nécessité pour un de recourir à de nombreux remèdes ! Un médecin sans doute, s'il s'agit de corps qui n'ont pas besoin de remèdes et pourvu d'autre part que le malade accepte de se soumettre à un régime, ou pense pouvoir se contenter qu'il n'ait même pas bien grand talent ; tandis que, dans le cas où il y a lieu de prescrire des remèdes, nous savons parfaitement qu'on a besoin d'un médecin plus hardi... » (La République 459 c).

2) LES SAGES-FEMMES

Elles sont évoquées dans un passage du « Theetete » où Socrate rappelle qu'il est le fils de Phénarète, une sage-femme et en manière de plaisanterie, qu'il a hérité d'elle l'art d'être accoucheur non de femmes mais des hommes, tout au moins en ce qui concerne leur esprit. Il pratique la « maïeutique », du grec maïeutiké, art de faire accoucher les esprits d'après la méthode socratique.

« Eh bien ! te voilà renseigné ! Ne va pas pourtant me dénoncer aux autres ; car on ne sait pas, camarade que j'ai ce métier là, et, comme on l'ignore au lieu, sur mon compte, de dire cela, on prétend que je suis le plus déroutant des hommes et que je ne fais que mettre les autres dans l'embarras ! cela aussi, ne l'as-tu pas entendu dire ?

THEETETE. — Ma foi, oui !

SOCRATE. — Or dois-je t'en dire la raison ?

THEETETE. — Hé oui ! absolument.

SOCRATE. — Songe alors ce qui caractérise les sages-femmes, à tout sans exception, et tu seras plus aisément instruit, ce dont je souhaite t'instruire. Tu sais en effet, je suppose, qu'aucune femme, encore en état d'être fécondée et d'enfanter n'en accouche d'autres, mais que c'est le rôle de celles qui sont désormais incapables d'enfanter.

THEETETE. — Hé ! absolument.

SOCRATE. — Or c'est à Artémis que remonte, dit-on, cet usage. N'ayant point enfanté, elle a eu pour son lot l'enfantement ; sur ce, aux femmes stériles, elle n'a point, à ce qu'on dit, accordé d'être accoucheuse, parce que la faiblesse de l'humaine nature est trop grande pour lui permettre de s'initier à un art connaissant des choses dont elle n'a point l'expérience ; elle en a au contraire prescrit l'exercice aux femmes qui, par l'effet de l'âge, ne peuvent plus enfanter, honorant de la sorte la ressemblance de leur cas avec le sien propre.

THEETETE. — C'est bien naturel.

SOCRATE. — Mais ceci n'est-il pas naturel encore, aussi bien que nécessaire qu'il appartienne aux sages-femmes plutôt qu'aux autres, de reconnaître si une femme est grosse ou ne l'est pas ?

THEETETE. — Hé ! absolument.

SOCRATE. — Il n'est pas moins certain, n'est-ce pas, que, en administrant des médicaments ou en prononçant des incantations, les sages-femmes peuvent donner l'éveil aux douleurs d'enfantement ou bien à leur gré, les amollir, et que, si elles jugent utile l'avortement du fœtus encore peu avancé, elles le font avorter ? (texte douteux).

THEETETE. — C'est exact.

SOCRATE. — Mais ceci encore, ne t'en es-tu pas rendu compte aussi à

leur sujet ? Qu'il n'y a pas aussi plus habiles entremetteuses, vu qu'elles sont on ne peut plus expertes à discerner quel homme et quel femme doivent être unis, pour que celle-ci enfante la plus belle progéniture possible ?

THEETETE. — Voilà une chose que justement je ne savais pas !

SOCRATE. — Sache pourtant que de ce talent, elles s'enorgueillissent plus que de savoir couper le cordon ! Songes-y en effet : est-ce au même art, ou bien à un art différent qu'il appartient selon toi d'entretenir et de récolter les produits de la terre et d'un autre côté de discerner en quelle terre doivent être déposés tel plant ou telle semence ?

THEETETE. — Non, ce n'est pas à un art différent, mais au même.

SOCRATE. — Or dans le cas de la femme, mon cher, autre est-il selon toi l'art auquel il appartient de réaliser l'opération analogue, et autres, celui d'en récolter le fruit ?

THEETETE. — Du moins, n'est-ce pas probable !

SOCRATE. — Ce ne l'est pas en effet. Toutefois, cette immorale et grossière copulation d'un homme avec une femme, que désigne le mot de prostitution fait que les sages-femmes, en leur qualité de personnes pleines de dignité, fuient ce rôle d'entremetteuses, dans la crainte qu'à le pratiquer, elles ne tombent sous le coup de l'accusation dont il s'agit. Il est vrai, pourtant, que c'est bien aux authentiques sages-femmes qu'il convient de s'employer droitement à être entremetteuses !

THEETETE. — C'est évident. » (Theete 149 a à 150 a).

3) MORALE MÉDICALE

a) Eugénisme et Euthanasie

De leur utilité dans la société, pour le bien être de la cité, Platon émet quelques doutes au sujet des médecins. S'il estime, d'un point de vue pratique, la profession médicale, il ne l'envisage théoriquement que sous les traits d'une pratique destinée à entretenir en vie des personnes qui pèsent à la cité, ce qui tout au moins est une sorte d'hommage à son efficacité. Mais, il estime que pour eux-mêmes et pour leurs descendants, il vaudrait mieux qu'ils ne traînent pas leur misérable vie :

« Tout négociant par exemple, tout cultivateur, tout boulanger, sans parler ni des maîtres de gymnase, ni de la confrérie des médecins, te rends-tu compte que, face à ces pasteurs d'affaires humaines que nous avons nommés des politiques, tous ces gens-là sans exception s'acharneraient de tout point à prétendre et à démontrer que ce sont eux qui ont charge de l'élevage humain ? » (Le Politique 267 e).

Dans la République, à propos des mets simples et campagnards qui gardent en bonne santé et donnent de beaux enfants, il montre les raffinement de la cuisine conduisant à la maladie et chez le médecin :

« Et passant de la sorte leur existence dans une paix qu'accompagne ainsi qu'il est naturel, une bonne santé, naturellement, ils mourront vieux et c'est une autre vie pareille à la leur qu'ils transmettront à leurs descendants... puis... Mais, nous serons aussi dans la nécessité de recourir aussi beaucoup plus aux médecins avec un pareil régime qu'avec le précédent ? — Oui beaucoup plus. » (La République 372 c et 373 d).

« Tout en expulsant d'eux le mal au moyen de drogues de resections, il leur prescrit leur genre de vie habituel pour que la chose publique n'en reçoive pas de dommage ? que, d'un autre côté pour le corps dont l'intérieur est complètement gâté par le malade, il n'entreprend pas un régime d'épuisements et d'arrosages de détail, d'assurer à un homme une longue et misérable existence, à son corps la possibilité de procéder en d'autres corps une descendance vraisemblablement toute pareille ? que tout au contraire, un homme incapable de

vivre la durée normale il ne faut pas le soigner, à son avis, car cet homme là n'est de nul avantage, ni pour soi-même, ni pour la Cité! » (La République 407 d).

« NICIAS. — En ce qu'il s'imagine que, touchant le malade, le savoir du médecin va au-delà de la capacité de se prononcer sur l'état de santé ou de maladie, voilà incontestablement tout ce qu'il sait et rien d'autre. Quant à savoir ceci, pour tel ou tel la bonne santé est-elle plus à craindre que la maladie! Estimes-tu, Lachès, que de cela les médecins aient connaissance! Ne crois-tu pas que, pour beaucoup de gens, il serait meilleur de ne pas se relever de leur maladie, que de s'en relever? Réponds-moi sur ce point : est-ce pour tous les hommes qu'il ait, à l'entendre meilleur de vivre? n'y en a-t-il pas beaucoup pour qui il vaudrait mieux être morts? » (Lachès 195 b, c).

« SOCRATE. — Untel, se dit-il, peut avoir le corps en proie à de graves et incurables maladies : Il n'a pas été noyé! C'est un malheur pour lui de n'être pas mort ; non, je ne pouvais en rien lui être utile! chez celui-ci, d'autre part, qui, atteint de multiples maux incurables c'est je suppose ce qui est plus précieux que son corps c'est son âme : il n'avait pas à vivre et je ne devais pas lui rendre ce service de le sauver du péril, que ce fut celui de la mer ou celui des tribunaux ou un péril venant de toute autre cause ! » (Gorgias 512 a).

b) *La vérité médicale.*

Dans le cadre d'un art médical, qui pour soigner le corps n'en néglige pas pour autant l'esprit, il est possible au médecin de tromper son malade sur la vérité de son état, ce que d'ailleurs, le malade ne doit pas faire en retour :

« Ce que j'ai en vue, repris-je, c'est que très souvent, il faudra que ceux qui commandent aient recours à la fausseté et à la tromperie, dans l'intérêt de ceux qui sont commandés. Or, nous disions, je crois bien, que toutes ces choses-là sont utilisables à la façon de remèdes... — C'est tout à bon droit ; certes! » (La République 459 c).

« Car si nous avons eu raison de dire tout l'heure que, en réalité, tandis que la fausseté est inutilisable par les Dieux, elle est utilisable par des hommes sous la forme d'un remède, il est dès lors manifeste qu'une telle utilisation doit-être réservée à des médecins et que des particuliers incompétents n'y doivent pas toucher. — C'est manifeste, dit-il..., au contraire, adresser à des gouvernants tels que sont les nôtres, des paroles fausses est pour un particulier, une faute identique plus grave même à celle d'un malade envers son médecin. » (La République 389 b).

Il peut aussi utiliser quelque stratagème pour amener le malade à ses vues ou bien faire accepter une thérapeutique désagréable :

« C'est ainsi que pour les gens dont le corps est malade et affaibli, les médecins essaient d'introduire dans les aliments, ou des boissons, agréables au goût, la substance salubre qu'ils ont à cœur de leur faire prendre, tandis que celle qui leur est nuisible, ils l'introduisent dans des aliments où boissons désagréables au goût, afin de les accoutumer de façon méthodique à aimer l'une et détester l'autre. » (Les Lois 659 e).

4) ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE - RÉMUNÉRATION DU PROFESSEUR

Il est bien évident que celui voulant s'instruire de l'art médical, ne pourra obtenir cet enseignement que de la part d'un médecin, car comme nous l'avons déjà cité, il est inutile d'apprendre dans les livres des procédés médicaux, si la connaissance de ceux-ci ne s'accompagne pas de l'expérience acquise auprès du malade, aussi bien pour apprendre à diagnostiquer qu'à appliquer les diverses thérapeutiques :

SOCRATE. — Or examine la chose de la façon que voici : si nous souhaitons que Ménon, ici présent, devint bon médecin, quel maître lui dirions-nous d'aller trouver? Ne lui dirions-nous pas d'aller trouver les médecins? (Ménon 90 b).

SOCRATE. — Quoi, avant d'avoir, sans être des spécialistes obtenu maints succès de fortune, avant d'avoir, d'autre part, fait de nombreuses cures et nous être convenablement exercés dans notre art, nous entreprendrions de l'apprendre à la façon du proverbe : la grande cruche pour tes débuts dans la poterie ! Dans la fonction publique que nous projetons de remplir, et en invitant à en faire autant d'autres gens pareils à nous ! A ton avis, ne serait-il pas insensé d'agir ainsi ? (Gorgias 514 c),

« Il existe, je crois bien, un art qui s'appelle la médecine ; or il y a deux sortes de choses qui sont réalisées par cet art et qui sont : d'une part, de former constamment de nouveaux médecins, en plus de ceux qui exercent, et de l'autre, de rétablir la bonne santé ; mais en ces termes, il y en a un qui n'est plus art, œuvre plutôt de cet art que l'on enseigne ou qui vous a été enseigné. » (Clitophon 408 e).

Pour cet enseignement, le médecin professeur recevait de l'argent de ses élèves :

« Si tu avais le projet d'aller vers ton homonyme, Hippocrate de Cos, l'asclépiade, afin de lui porter dans un but personnel de l'argent pour salaire et si quelqu'un te demandait : « Dis-moi, Hippocrate, tu vas donner cet argent à Hippocrate en quelle qualité ? que répondrais-tu ? — Je dirais que c'est en qualité de médecin. — Et pour quelle intention ? — Afin de devenir médecin. » (Protagoras 311 b).

D. — Enfin, pour terminer...

Nous évoquerons le texte qui consiste en une très belle observation médicale et nous raconte la mort de Socrate :

« Ce que c'est ? dit Criton, rien d'autre en vérité que ce que depuis longtemps, me répète l'homme qui doit te donner le poison : t'expliquer que tu dois parler le moins possible car on s'échauffe à ce qu'il dit quand on parle de trop, et il ne faut pas que rien de tel ne vienne contrarier l'effet du poison ; autrement, on est obligé parfois quand on agit de la sorte, d'en boire double ou triple dose », alors Socrate : « Envoie-le promener dit-il ! après tout, il n'a qu'à préparer son affaire comme s'il devait m'en donner deux fois et même trois fois en cas de besoin. » (Phédon 63-64).

« Quant à lui, il continuait de circuler quand il nous dit qu'il sentait s'apaiser ses jambes ; il s'étendit alors sur le dos ainsi qu'en effet le lui avait recommandé l'homme. Celui-ci, dans le même temps, posait sur lui la main et lui examinait par intervalle les pieds et les jambes ; lui ayant ensuite fortement pressé le pied, il lui demanda s'il le sentait. Socrate répondit que non. Après quoi, l'autre en fit de nouveau autant pour le bas des jambes et remontant de la sorte, il nous fit voir qu'il se refroidissait et devenait raide. En se touchant lui-même il dit que, lorsque cela se serait produit au voisinage du cœur, à ce moment il partirait. Or, presque toute la région du bas-ventre s'était refroidie. A ce moment, il se découvrit le visage qu'il s'était en effet couvert, et prononça ces mots, les derniers effectivement qui soient sortis de ses lèvres : « Criton, dit-il à Asclépios, nous sommes redevables d'un coq ! Vous autres, acquittez ma dette ! n'y manquez pas ! — Mais oui, dit Criton, ce sera fait ! Vois cependant si tu n'as rien d'autre à dire. »

A la question de Criton, il ne répondit plus rien ; mais après un court intervalle, il eut un mouvement convulsif et l'homme lui découvrit le visage : son regard était immobile ; ce que voyant, Criton lui ferma la bouche et les yeux. » (Phédon 118 a).

CONCLUSIONS

En conclusion, après avoir relevé dans l'œuvre de Platon tous les textes ayant trait à la médecine et aux médecins (textes quelquefois explicites, mais plus souvent allusifs), nous pouvons dégager trois points :

1° La médecine, dans Platon, est considérée comme un art mais art comme acceptation de la traduction du mot grec « techné », c'est-à-dire, un ensemble de connaissances acquises et d'expériences personnelles permettant après un apprentissage obligatoire auprès de maîtres expérimentés, d'exercer dans le cadre de cet art, son autorité sur les profanes et d'améliorer par l'application constante de son intelligence et de son expérience les méthodes de cet art ; définition qui serait en accord avec l'essentiel du traité d'Hippocrate « De l'ancienne médecine ».

2° Le texte du Timée, qui forme l'ensemble le plus important des textes médicaux, peut être considéré non pas comme la théorie physio-pathologique platonicienne mais comme un élément d'un problème philosophique plus général ; nous le rattacherons d'après Brunschvicg à la contradiction interne existant entre les élaborations mythiques et les recherches platoniciennes de la connaissance.

3° Un ensemble de textes sur lesquels nous nous sommes un peu plus étendus donne une idée de ce que pouvait être l'exercice de la médecine aux cinquième et quatrième siècles grecs. Il permet aussi d'éclairer sous un jour plus voilé les problèmes que posent la personnalité d'Hippocrate et les médecins qui ont collaboré avec lui à la composition des traités de la « Collection hippocratique ».

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons utilisé l'édition française des œuvres de PLATON parue dans la collection de la Pléiade.

Sur la médecine au temps de PLATON, nous avons consulté (outre l'édition des œuvres d'HIPPOCRATE dans la traduction de Littré), les ouvrages suivants :

- A.-J. FESTUGIÈRE : *Hippocrate : l'ancienne médecine*. Introduction, traduction et commentaire.
- Abel REY : *L'Apogée de la Science technique grecque*.
- Louis BOURGEY : *Observation et Expérience chez les Médecins de la Collection Hippocratique*.

Pour la présentation du texte du « Timée », nous nous sommes reportés à :

- Léon BRUNSWICG : *Les Ages de l'Intelligence*.
La Raison et la Religion.

Vu, le doyen
L. BINET

Vu, le Président de thèse
L. JUSTIN-BESANCON

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
ROCHE

